VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 26 Juillet 1916 NUMERO 11

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...primé et publié par la
"WEST ...ADA PUB. CO. LTD."
615 McDermot
Téléphones - Garry 4264-4265

NOS ECOLES

Nous ne voulons pas tourner le fer dans la plaie, mais le simple devoir nous oblige à faire remarquer que, cette année encore, les écoles bilingues font magnifique figure aux examens officiels.

Nous n'avons pas, sous la main, le chiffre des élèves présentés dans toutes nos écoles; pour Saint-Boniface l'école des garçons, sous la direction des Frères, présente vingt-sept élèves, tous réussissent, quinze avec honneur, et dans une classe, le 9me grade, trois des leurs arrivent les premiers sur tous les concurrents manitobains.

A l'école des filles dirigée par les Révérendes Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie, sur soixante-huit sujets présentés, deux seulement n'ont pas réussi: c'est un succès comparable, pour le moins, à celui de l'école des garçons.

Nous ne voulons pas insister, nous sentons le terrain brûlant, mais la justice nous force encore à dire que dans les autres écoles de Saint-Boniface, qui ne sont pas sous la même direction et qui sont des écoles exclusivement anglaises, le succès est loin d'être aussi satisfaisant.

Et cependant notez bien que les enfants des écoles bilingues ont ocmposé sur les mêmes sujets que les autres.

Et les écoles bilingues sont inférieures, vont continuer à dire et à écrire les partisans du système arriéré d'une seule langue à l'école.

L'évidence est si fulgurante que le "Free Press" est forcé de l'admettre. Après l'avoir admis cependant, il se rabat sur les petites écoles, où, dit-il, l'anglais laisse à désirer.

Nous ne discuterons pas avec le "Free Press", c'est parfaitement inutile. Il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Le "Free Press" voudrait que dans les écoles élémentaires de campagne, des enfants de six et sept ans, nés de parents parlant français, élevés dans un milieu où, Dieu merci! on parle français, les enfants parlassent couramment l'anglais dès leur entrée à l'école.

Quant on soutient pareille imbécilité, il est clair qu'on ne trouve pas de gens intelligents pour perdre le temps à discuter pareilles âneries.

Mais nous tenons à faire remarquer la chose pour ceux des nôtres qui n'y pensent pas, et qui se laissent fasciner par ce qui est imprimé dans ces journaux qui ont une besogne à faire, et qui la font, peu importe les moyens.

A tous les degrés de l'enseignement nous ne craignons pas la comparaison, et au lieu de parler de l'anglais de nos petites écoles, le "Free Press" et ses pareils feraient mieux de faire une petite enquête dans les leurs. IL Y A MATIERE A ENQUETER, QU'ON N'EN DOUTE PAS!!

Mais, voyez-vous, "la raison du plus fort est toujours la meilleure", même quand on a tort. Seulement, il faut avoir le coeur bien mal placé pour ne pas le sentir, et nous espérons que les gens de langue française ne seront pas assez sans coeur pour ne pas le sentir et le faire sentir en temps et lieux.

AGIR

Parler, c'est parfois utile; agir c'est toujours mieux, et sourtout plus efficace.

Nous avons dans certaines de nos commissions scolaires des personnages d'autant plus encombrants qu'ils n'ont aucune valeur, et croient en avoir beaucoup.

Dans ce cas, parler, c'est trouver ces tristes sires ridicules, ne pas se faire scrupule de le dire à droite et à gauche, mais en définitive ne rien faire pour les renvoyer chez eux, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Parler dans ce cas c'est quelque chose, mais peu de chose.

Qu'est-ce qui serait agir dans les mêmes circonstances?

Ce serait ne rien dire publiquement, mais voir privément ceux qui s'intéressent au bien de l'école et ont le souci des intérêts nationaux, concerter une action commune, et le jour de scrutin venu bouter dehors les encombrants personnages.

Ca, c'est agir.

L'autre manière de procéder, c'est parler.

Parlez peu, mais ne perdez pas une occasion d'agir. Les gouvernements, règle générale, ne s'occupent guère des parleurs, mais ils ont une peur mortelle des agissants. Fourbissez vos armes en vue de l'action.

OPPORTUN

Nous reproduisons avec plaisir la mise en demeure faite par l'**Action Catholique** à Sir Sam Hughes. La voici:

Nous attendons

Québec, mardi 18 juillet 1916.

Sir Sam Hughes a posé, dimanche, la pierre angulaire d'un nouvel arsenal à Lindsay, Ontario, et a fait, à cette occasion, un long discours.

Si l'on en croit les journaux qui rapportent ses paroles, il aurait déclaré que la province de Québec n'a pas fait, dans les circonstances présentes, tout son devoir.

Cette déclaration est trop grave; elle contredit d'une manière trop flagrante les paroles tombées des lèvres mêmes du ministre de la Milice lorsqu'il parlait de son siège aux Communes, pour que Sir Sam Hughes ne s'explique point.

Libre à lui d'avoir choisi Lindsay pour y ériger un nouvel arsenal canadien; et nous ne songeons nullement à le chicaner sur la valeur des raisons qu'il invoque à cet effet.

Mais s'il a réellement déclaré que la province de Québec n'a pas fait son devoir, il y a là matière plus grave que les affirmations d'un politicien en mal de popularité, et qui veut justifier le patronage dont il gratifie ses fidèles.

Nous pouvons nous désintéresser de la question de patronage. Nous ne saurions rester indifférents à la grave accusation portée contre notre province.

Si Sir Sam Hughes est disposé à la soutenir, qu'il le dise. Nous sommes prêts à le rencontrer sur ce terrain.

Mais si des journaux ont dénaturé ses paroles, il se doit, et il nous doit de rétablir les faits.

Nous attendons."

La même accusation était lancée la semaine dernière par Sir James Aikins, au grand banquet donné à Sir R. Rogers, à Winnipeg.

Il y a de l'héroïsme, ce nous semble, pour les Canadiens-français à faire ce qu'ils font, dans circonstances présentes; on devrait, en certains quartiers, avoir un peu plus d'intelligence pratique, et se rendre mieux compte qu'en définitive, l'égalité des devoirs doit reposer sur l'égalité des droits.

Québec semble en avoir assez, et nos bâtisseurs d'Empire devraient commencer par avoir soin de la Confédération, s'ils y tiennent. On ne peut ainsi insulter bien longtemps une partie importante du Dominion sans qu'il en résulte des inconvénients graves pour le tout. Le régime du coup de pied peut sembler avoir du bon chez ceux qui domptent les chiens de chasse, mais nous connaissons des gens qui sont déjà passablement fatigués de ce régime appliqué à des hommes qui ont le sens de la dignité et de l'honneur. Le chien finit parfois par se décider à mordre.

SOYONS PRUDENTS

M. A. Riel adresse une lettre ouverte au secrétaire de l'Association d'Education. Un exemplaire de cette lettre a été adressé au **Manitoba** et à la **Libre Parole**. La voici; nous y ajoutons les judicieuses remarques de la rédaction du **Manitoba**.

"Saint-Boniface, 17 juillet 1916.

M. A.-J. Papineau,
Secrétaire général de l'Association d'Education de Manitoba,
Saint-Boniface.

Cher Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre en date du 8 courant dans laquelle vous m'apprenez ma nomination comme membre du comité d'administration scolaire de l'Association d'Education.

J'ai le regret de vous dire que je ne puis accepter cette nomination.

Il m'est impossible d'approuver l'attitude de l'Association sur la poursuite Dumas. Je ne puis consentir à ne plus nous réclamer des traités qui ont tant coûté à la nation métisse.

Veuillez recevoir, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. Riel.

N.D.L.R.—Nous publions volontiers la lettre de M. Alex. Riel. M. Riel a le droit d'être entendu.

Mais nous lui ferons observer que l'Association n'entend nullement engager la minorité à ne plus se réclamer des traités; elle a tout simplement exprimé cette opinion — et c'est probablement la bonne — que la bataille de l'école est celle qui presse le plus; que les autres batailles pourront se faire avec plus d'avantage quand nous aurons assuré l'enseignement du français dans l'école.

Du reste, comme le dit très justement M. Riel, les traités ont coûté beaucoup à la nation métisse. Il n'y a pas ici un seul homme de langue française qui n'en doive conserver à la vaillante race pionnière de ce pays une très profonde reconnaissance. Aussi personne parmi nous ne renonce à ces traités. Il s'agit tout simplement de savoir conduire notre lutte de manière à ne pas perdre, par des manoeuvres inopportunes, le fruit de tous ces nobles travaux du passé."

Nous nous faisons également un devoir de reproduire les remarques de la **Libre Parole**, journal d'une autre nuance politique que le **Manitoba**.

LE REMPART METIS

"Dans les questions qui agitent les esprits à l'heure présente, on peut, je suis sûr, compter que les Métis-français d'aujourd'hui se souviendront des grandes exemples de leurs ancêtres, et que, après avoir sagement et prudemment défini la position qu'ils doivent prendre et qui ne saurait être au contraire des principes de justice et de paix ou à l'encontre du bien commun de la grande race à laquelle ils s'enorgueillissent d'appartenir par leurs pères,, fallût-il pour cela sacrifier des idées personnelles très chères, ils constitueront, comme par le passé, le rempart le plus solide que l'élément de langue française en ce pays aura à opposer aux attaques de ses ennemis.

A.-H. de Trémaudan.

Nos lecteurs savent que nous n'appartenons à aucun parti potique; notre désir en cette matière importante est de servir les intérêts bien compris du groupe français manitobain. C'est aussi la préoccupation de nos confrères, que nous reproduisons.

Avec le **Manitoba** nous disons: "Personne parmi nous ne re-"nonce à ces traités. Il s'agit tout simplement de savoir conduire "notre lutte de manière à ne pas perdre par des manoeuvres inop-"portunes le fruit de tous ces nobles travaux du passé."

Avec la **Libre Parole** nous invitons tous ceux qui ont du sang français, au "sacrifice des idées personnelles très chères", au bien de la cause.

Nous n'avons pas trop de toutes nos forces réunies pour résister à la poussée qui, demain peut-être, sera un fait accompli. Toute division en ce moment nous serait fatale. Nous supplions tous ceux qui exercent une influence quelconque autour d'eux de travailler à l'union sacrée.

Cette union n'est possible que dans la mesure où nous serons disposés à faire le sacrifice d'opinions personnelles fort respectables en elles-mêmes, mais qui deviennent accidentellement mauvaises, si elles amoindrissent l'effort commun.

De plus, que nos délibérations soient conduites avec le plus grand secret. Répéter ce qui est dit en certaines réunions où une grande liberté de parole est nécessaire pour le bien de la cause commune serait, à notre sens, une indiscrétion qui confine à la trahison. Nos ennemis ne procèdent pas de cette façon. Prenons d'eux une leçon de sagesse pratique.

LLOYD GEORGE ECHOUE

L'effort de Lloyd George pour donner une solution temporaire au problème irlandais et assurer la paix intérieure à la Grande-Bretagne et lui permettre de consacrer toutes ses forces à la lutte contre l'Allemagne, a échoué devant l'intransigeance des partisans de l'Ulster. Cela était à prévoir depuis la polémique Lansdowne-Redmond. Mettant au jeu sa popularité, risquant son avenir politique, Redmond avait accepté et imposé à ses partisans le projet de gouvernement formulé par Lloyd George. Sous sa menace d'abandonner la direction du parti irlandais, les Nationalistes de l'Ulster avaient consenti à être exclus des bienfaits du Home Rule et à demeurer sous la botte des Carsonites. Cela semblait assurer le triomphe du projet Lloyd George. A moins, comme le notait M. Joseph Devlin, député nationaliste très important, que les partisans de l'Ulster ne voulussent d'aucun Home Rule, même partiel. M. Devlin avait vu juste et l'avenir allait tôt le démontrer. Si les amis de l'Ulster s'étaient ralliés au projet Lloyd George, c'était, il n'existe plus aujourd'hui le moindre doute, avec la croyance que les Nationalistes irlandais refuseraient les sacrifices que leur demandait Lloyd George. Il ne faut pas l'oublier: le projet Lloyd George demandait de lourds sacrifices aux Nationalistes irlandais, mais il n'en exigeait aucun des partisans de l'Ulster. Sous l'énergique pression de Redmond, les Nationalistes irlandais consentirent à tout. Et l'on ne saurait ne point trouver magnanime le sacrifice fait par les Nationalistes de l'Ulster, acceptant, pour le profit de leurs frères des autres provinces, de demeurer sous le talon de leurs ennemis séculaires.

* * *

Ce sacrifice assurait le succès du projet de Lloyd George. Plus d'obstacle sur la route. Quelques jours encore, et l'aube de la liberté apparaîtrait en Irlande. Mais le marquis de Lansdowne, grand propriétaire en Irlande, entra en scène. Et l'on apprit que le projet Lloyd George n'était pas la mesure de liberté qu'on croyait. De polémique en polémique, de débat en débat, la situation se compliqua et, sous des influences puissantes mais occultes, le projet Lloyd George changea de forme, d'esprit. Si bien qu'aujourd'hui M. Redmond et ses partisans refusent, avec raison, de l'accepter. Les amis de l'Ulster ont gagné leur point: l'Irlande n'aura pas le Home Rule. Hier, M. Asquith a annoncé aux communes anglaises que, par suite de la mésentente entre les membres du cabinet, il ne peut présenter aucun projet de Home Rule pour l'Irlande.

* * *

De l'aveu des principaux journaux de Londres, la question irlandaise n'a jamais porté en son sein autant de menaces. Le **Daily News** écrit que le problème irlandais n'a jamais été aussi inquiétant depuis un siècle. Selon le **Daily Telegraph**, c'est une meule de moulin au cou de l'Angleterre. Cela ressemble d'étonnante façon au mot célèbre d'un grand orateur que l'Irlande était le châtiment vivant de l'Angleterre.

* * *

Que réserve à l'Angleterre l'Irlande de demain? Que la censure se montre aussi sévère qu'elle le voudra, elle ne peut faire qu'on ne voit en Irlande le feu de la rébellion couver sous la cendre. La répression impolitique et sanglante des derniers soulèvements n'a pas supprimé les haines. Elle a plutôt posé l'auréole du martyre au front des rebelles exécutés. Il ne se passe pas une semaine que le télégraphe ne nous apprenne une nouvelle manifestation d'hostilité de la part de Sinn Finners. Leur nombre s'est accru depuis la rébellion. La violence de la répression leur a valu des sympathies incalculables, des adhésions nombreuses. Et Sir Horace Plunkett, qui connaît son Irlande et le peuple irlandais, affirme que le gouvernement anglais a été incapable de comprendre le sentiment irlandais et que cette erreur vaudra aux Sinn Finners des dizaines de milliers de recrues. Il est une chose qu'on est trop enclin à oublier, c'est qu'au fond de la résistance irlandaise, il y a trois siècles de haines et un souvenir, devenu en quelque sorte la moëlle de l'Irlandais, de toutes les misères et de toutes les persécutions subies depuis la conquête. Et cela s'oublie beaucoup moins rapidement qu'on ne le croit en Angleterre.

BIENTOT DEUX ANS

Il y aura bientôt deux ans que la guerre dure. Rien encore ne permet de prévoir son terme. Le cercle de fer se resserre autour des Alliés Teutons, mais tant de prévisions, de prédictions ont été déjouées par les événements qu'on n'ose plus faire de pronostics. Nous gagnons du terrain: le succès de l'offensive russe se poursuit ainsi que celui de l'offensive anglo-française. Mais l'un et l'autre sont si lents... Quand le crac final se produira-t-il? De quelles forces de résistance disposent encore les alliés teutons? Nul ne peut le dire. Leurs pertes ont été énormes.—Soit. Les Alliés ont d'inépuisables ressources d'hommes.—Soit encore. Mais, comme l'écrivait le sénateur Humbert il y a peu de temps, les pertes d'hommes se compensent par de l'artillerie. C'est à cette tactique que les Allemands ont de bonne heure eu recours. Et qui osera nier qu'elle ne leur ait donné de magnifiques résultats. N'est-ce pas leur formidable préparation d'artillerie qui leur permit de regagner le terrain perdu aux mains des Russes? Si ce n'eût été qu'une question d'hommes, croit-on que la guerre durerait encore? L'Allemagne avait une formidable avance en canons et en munitions dès le début des hostilités. La première elle eut recours à la grosse artillerie et elle lui dut le meilleur de ses succès. C'est en marchant sur ses traces, c'est en fabriquant canons et munitions, c'est en se bâtissant de la grosse artillerie, que les Alliés ont forcé la victoire à venir se ranger sous leurs drapeaux. Jamais le rôle de la grosse artillerie n'a été aussi évident que durant les derniers combats. Une supériorité en artillerie donnait la victoire aux Autrichiens dans le Trentin. Pour l'obtenir, ils avaient dû dégarnir de leur grosse artillerie le front russe. Au même moment, les Russes profitaient de cette absence de la grosse artillerie pour enfoncer le front autrichien et faire deux cent mille prisonniers. Si maints forts autour de Verdun sont tombés sous l'effort allemand, c'est que les gros canons allemands les avaient réduits en poussière. Ce que jamais troupes allemandes, quelque nombreuses eussent-elles été, n'auraient pu faire, une pluie de fer et de feu le fit. Qu'on songe quelle économie de réserves cela a représenté. N'st-ce pas un manque d'artillerie chez l'armée anglaise qui fit échouer l'offensive de la Champagne? Et tout récemment encore, ne nous apprenait-on pas que les Anglais ne pouvaient poursuivre leur avance parce que les Français n'avaient pas encore amené à l'avant leurs canons de 305 et 400 ?

La grosse artillerie, écrit le sénateur Humbert, c'est ce qui décidera de la guerre actuelle. Ce sera le seul moyen de réduire l'Allemagne. Or, cette production de la grosse artillerie s'est intensifiée en France, en Russie, en Angleterre. Le jour où ces puissances dameront le pion aux alliés teutons sous le rapport de la fabrication de la grosse artillerie, c'en sera fait de la puissance teutonne et sa formidable résistance s'écroulera sous un déluge de fer et de feu.

L'ORGANISATION DES CERCLES LOCAUX

Le comité exécutif et les sous-comités poursuivent leur travail de confection des cadres de l'Association d'Education. Plus de trente cercles locaux ont déjà été formés. Le comité de propagande a décidé d'en organiser une quinzaine durant les deux premières semaines d'août. Dans ce but il délèguera aux endroits suivants les délégués dont les noms suivent:

Dunrea, le 6 août: MM. Laurendeau et Héroux.

Elie, le 12 août: MM. Beaupré et Cusson.

Saint-Laurent, le 3 août: M. N. Bernier et Lacerte.

Sainte-Anne, le 3 septembre: MM. le juge Prud'homme et De Margerie.

Thibeauville, le 6 août: MM. Beaupré, Nault et Blais.

Woodridge, le 9 août: MM. Cusson et Dusseault.

Saint-Joseph, le 30 juillet: Hon Bernier et M. Gélinas.

Saint-Jean-Baptiste, le 6 août: MM. Collon et Roy.

Saint-Alphonse, le 29 juillet, (soir): MM. Lacerte et A. Prud'homme.

Somerset, le 30 juillet (après la messe): MM. Lacerte et A. Prud'homme.

Notre-Dame de Lourdes, le 30 juillet (soir): MM. Lacerte et A. Prud'homme.

Aubigny, le 6 août (soir): MM. Delorme et Prince.

Sainte-Elizabeth, le 6 août (après la messe): MM. Delorme et Prince.

Starbuck, le 13 août: MM. LeBel et Mondor.

Vannes, le 4 août: MM. De Trémaudan et Aubin.

Pour Camperville, Dauphin, Sainte-Claire, Fisher Branch, Fort Alexandre, Saint-Georges de Châteauguay, Selkirk, Grande-Clairière, Oak Lake, Toutes Aides, Laurier, McCreary, Letellier, Sainte-Agathe, Saint-Norbert et Saint-Vital, l'itinéraire est à compléter.

LE FOUET ET LE PILORI

Plusieurs de nos anciens citoyens ont vu administrer le fouet ou mettre des coupables au pilori. Ces deux exécutions se faisaient sur le marché de la hauteville, à Québec. Pour administrer le fouet, on déshabillait le coupable jusqu'à la ceinture, et on lui donnait le nombre de coups que portait sa sentence, l'exécuteur y mettant tant de conscience que le sang sortait invariablement. Le pilori était un poteau vertical avec une pièce horizontale qui formait une espèce de croix; au milieu de cette croix, il y avait trois ouvertures dans lesquelles le coupable passait sa tête et ses bras et il tournait le poteau au grand plaisir de la populace qui, les jours de marché, ne lui épargnait ni les oeufs pourris, ni les légumes de rebut.

T.-P. Bédard.

"Histoire de Cinquante ans."

LE CHAUFFAGE DES EGLISES

Pendant longtemps les églises ne furent pas chauffées et on raconte qu'à cette époque un vieux curé d'en bas de Québec avait entouré son autel d'une cloison vitrée. Ce compartiment était chauffé.

Le brave homme y avait ménagé une ouverture. A chaque **Dominus Vobiscum**, il ouvrait gravement sa fenêtre, chantait magistralement les paroles liturgiques et continuait le saint office, après fermeture hermétique de la fenêtre. Il était vu pleinement du pieux auditoire sans pourtant souffrir de l'incommodité de vingt degrés au-dessous de zéro. Les prônes et sermons devaient être courts à cette époque, et l'éloquence de ces bons curés ne devait pas faire dormir les gens debout.

F. L. L. A.

"Bulletin des Recherches historiques, 1899."

LE COIN DES DAMES

FAIRE SON DEVOIR

C'EST si simple faire son devoir! C'est si peu long à écrire que ces trois mots qui renferment cependant tant d'héroïsme, tant de dévouement, et qui en disent long sur les choses de la vie. Le devoir! C'est le chemin droit, c'est la volonté de vivre une vie honnête, enfin, c'est faire ce que notre conscience nous dit de faire parce qu'on doit le faire. "Faire son devoir", c'est l'abnégation de soi-même, mais c'est le bonheur autant qu'on peut l'avoir sur cette terre. Souvent, nous croyons être heureux et il arrive quelque chose qui nous montre qu'il n'existe pas. Il y a quelque chose de plus grand que ce besoin de bonheur: c'est le besoin de sacrifice qui naît dans tout coeur bien né.

Dans ces temps de guerre et de persécution, le soldat qui tombe en se sacrifiant pour sa Patrie fait son devoir et en est la victime. Celui qui lutte, donne ses talents, ses forces pour la défense d'une cause noble et juste, fait son devoir, et il vous dira ces mots sublimes: C'est si simple faire son devoir.

Pour nous, femmes, gardiennes du foyer, faire son devoir, c'est mettre nos idées personnelles de côté pour respecter et endosser celles de celui à qui Dieu nous a uni. Il est pénible quelquefois d'accepter notre vie, car les idées, les inclinations ne sont pas les mêmes, mais ces sacrifices sont vite récompensés: la confiance s'accroit, et il est si doux pour nous, êtres faibles, de s'appuyer sur une volonté forte, aux heures d'incertitude. Avec une famille croissante "faire son devoir" veut dire des soins, des conseils, des tendresses. C'est pour nous souvent une tâche que de guider et veiller au dépot confié par Dieu, mais travailler, peiner, user sa vie, ce n'est rien quand on aime, et si on ne réussit pas, c'est qu'on n'a pas su réchauffer avec le soleil de notre affection ces êtres qui ne demandaient qu'à s'épanouir. Pour celles qui ont fait un mauvais choix et qui sont obligées de passer leur vie avec des personnes qu'elles ne peuvent ni estimer ni même respecter, "faire son devoir" demande un courage surhumain, mais il n'y a pas de position si difficile, il n'y a pas de condition si insoutenable dont ne puisse triompher une volonté de femme de coeur.

Oui "faire son devoir" c'est sacrifier presque toujours ses goûts et effacer avec énergie ces rêves d'hier pour adopter le renoncement d'aujourd'hui.

..

GERTRUDE.

QUESTIONS ENFANTINES

Le travail est une loi de la nature à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Il est la conséquence de la faute de nos premiers parents et enfreignant cette loi pour de futiles raisons, de suite apparaît la paresse avec son hideux cortège. Ainsi, nous incombe-t-il, mères chrétiennes, de ne pas soustraire nos enfants au travail.

Peu d'enfants aiment le travail; la majorité, au contraire, se dispense facilement de tout ce qui demande une dépense de force physique, d'efforts soutenus. Le jeu, l'attrait de la promenade, la perspective d'un plaisir enlèvent chez l'enfant le goût du travail même le plus facile. Nous en sommes tous un peu là, mais il ne faut pas s'étonner de voir chez l'enfant une aversion de cette loi suprême.

Cependant, certains enfants portent en eux l'amour du travail. Ont-ils rien à faire; ils se créent une occupation, et ont toujours le talent d'employer leurs moments libres. Chez eux ,c'est un besoin, une nécessité, et leur esprit inventif sait toujours trouver un aliment qui fournira un travail. Ces enfants sont, généralement, gais, dispos, pleins d'une humeur enjouée, et jamais une plainte d'ennui ne sortira de leur bouche. Le travail ne leur faisant jamais peur, l'avenir sera brillant et leur carrière bien remplie.

Il est donc de la plus grande importance d'habituer l'enfant à travailler. La chose paraîtra peut-être pénible à certaines mères qui manquent d'énergie et de caractère à cet endroit. Soumettre l'enfant à un travail facile et parfois distrayant est souvent pour elles une chose qu'elles ne peuvent comprendre. Elles trouveront des raisons qui sont futiles: ce pauvre petit a travaillé pendant dix longs mois, il se repose pendant la vacance; il fait si chaud pour le faire travailler, ce serait cruel: mon enfant ne fera pas ce travail, il travaillera bien assez plus tard — et que d'autres inventions maternelles pour soustraire l'enfant au travail.

Il va sans dire qu'il ne faut pas imposer un travail hors de proportion des forces de l'enfant: ce serait fatal à sa santé; mais que de petites choses un enfant intelligent peut faire; que de petits travaux qui ne demandent pas un surcroit de force physique. Et que dire de nos fillettes? Elles ont peut-être, plus que le petit garçon, besoin d'occuper leur esprit, car leurs moments de loisir sont plus nombreux, sortant moins que leurs petits frères et jouant moins au dehors.

La mère sera souvent embarrassée pour trouver du travail pour sa fillette. Il faut cependant occuper ses mains en même temps que son esprit. Des travaux faciles, variés, mêlés à des jeux, l'habitueront vite à trouver les journées moins longues. Il est prouvé par l'expérience que ces fillettes, soustraites à tout travail, vieillissent à bonne heure, jouent à la grande demoiselle, envient leurs aînées dans leur toilette, l'arrangement des cheveux, dans les manières d'agir et de parler. Ces fillettes à robe courte, au visage enfantin, avec une tresse de cheveux sur les épaules, bracelet et anneau au doigt, sont prêtes à recevoir les hommages et les adulations des garçons de leur âge. Elles désirent se créer une petite cour d'admirateurs, et l'orgueil maternel y aidant, elles réussissent au-delà de leurs espérances. Ce genre vieillot provient de ce que la fillette a manqué de travail, qu'elle a eu de trop longs moments de loisir pour rêver; que son esprit s'est ainsi éveillé trop tôt aux choses de la vie.

Nous ne savons pas, mères, ce que nous réserve l'avenir de ces fillettes. Nous nous ferons peut-être d'amers reproches, mais ce sera trop tard, le mal sera fait. Notre insouciance, notre manque d'énergie, notre mollesse maternelle seront la cause de bien des regrets. L'on dit avec justesse qu'il est préférable de prévenir le mal que de le guérir. Alors, sachons faire aimer le travail à nos enfants; n'essayons pas de les soustraire à cette loi suprême. N'oublions pas que nous sommes responsables de l'avenir de nos enfants.

Gertrude.

DE LA MODE

Un manteau presqu'indispensable et qui est très en vogue cet été est le paletot de sport. Il est également porté par les fillettes, aussi bien que par les personnes âgées. Cette année, ses lignes sont fort seyantes. Il donne à la femme d'âge moyen un air jeune. Il facilite les combinaisons de tissus aussi bien que des couleurs gaies et brillantes si à la mode cette année. Le chapeau, la blouse, la jupe, les bas et les chaussures, sont calculés en vue de ce nouveau manteau. Somme toute, ce peletot constitue le vêtement le plus pratique et le plus confortable de cet été.

Il ne faut pas s'imaginer que parce que l'on porte un manteau de sport l'on doive nécessairement se vouer aux sports. La plupart des femmes ont bien d'autres choses à faire que de jouer au tennis, etc....... Non, sa coupe, sa façon ont un aspect si fini, si distingué, que toute femme bien mise l'adoptera sans hésiter.

Parmi les tissus qui conviennent à ce paletot, nous avons la soie, le shantung, la toile, la gabardine de coton, qui sont très pratiques pour l'été. Un paletot plus chaud se fera en jersey homespun et serge.

Les teintes les plus recherchées sont l'orange, le vert feuille, le bleu sombre composant des vêtements très attrayants. Le rose vif et le bleu Nattier sont aussi très jolis portés avec des jupes blanches. Celles dont le budget ne permet le luxe que d'un manteau feront bien d'adopter un manteau gris pâle ou blanc.

L'asthme est une torture. — A moins d'avoir souffert de l'asthme, nul ne sait la souffrance qu'est manquer d'air. Des milliers de personnes savent par expérience le secours qu'apporte l'excellent remède du docteur Kellogg contre l'asthme. Depuis des années il soulage et guérit les cas les plus difficiles. Si vous souffrez de l'asthme ne tardez pas une journée à vous procurer cet excellent remède chez votre pharmacien.

SOYEZ BRODEUSES

Les petits ouvrages faciles qu'une petite fille peut entreprendre sont toujours recherchés des mamans soucieuses de développer chez leurs fillettes le goût des travaux à l'aiguille. Les broderies au point de croix sont très simples à travailler, et la fillette y mettra d'autant plus de goût et d'application qu'elle comprendra que son travail doit enrichir la lingerie de la maison.

Des serviettes à déjeuner en grosse toile blanche brodée avec du coton de la même nuance ou en bleu Deft sont très jolies et chaque serviette peut être ornée d'un motif différent. Des dessins décalquables assortis se rendent dans tous nos grands magasins.

RECETTES

Tomates printanpières

Creusez des tomates comme pour les farcir; arrosez-les de vinaigre dans lequel elles macéreront pendant quelques heures. Garnissez-les ensuite de deux manières. Soit avec de la laitue et des petits pois verts liés avec une mayonnaise, soit avec des oeufs durs pilés, également liés avec une mayonnaise.

* * *

Fromage pour tartines

Ingrédients: 2 cuillerées à soupe de beurre; 1½ cuillerée à soupe de farine; 1 tasse de lait; ½ cuillerée à thé de moutarde française; 1 tasse de fromage râpé; paprika et sel.

Préparation: Faites fondre le beurre, ajoutez la farine ainsi que le lait. Faites cuire en pâte épaisse. Retirez du feu et ajoutez paprika et sel au goût, puis la moutarde et travaillez-y le fromage râpé. Se conserve une semaine.

* * *

Sandwichs de salade aux noix

Broyez des noix de Grenoble ou des noix du Brésil dans la machine à hacher la viande. Mélangez avec une égale quantité de céleri haché très menu, puis ajoutez une mayonnaise faite au jus de citron. Coupez en tranches bien minces du pain blanc, couvrez avec du beurre fondu, mettez-y une feuille de laitue fraîche, puis masquez avec le mélange de noix et de céleri. Recouvrez avec une tranche de pain.

* * *

Sandwich au pâté de foie-gras

Un pâté-de-foie-gras trompeur qui peut être difficilement distingué du vrai s'accommode à merveille en passant un foie de veau bouilli au hache-viande. Faites-en une pâte fine, à laquelle vous ajouterez des champignons que vous aurez fait cuire dans du beurre et que vous hacherez bien fin. Le vrai pâté-de-foie-gras peut aussi être employé quand il n'est pas question d'économiser.

* * *

Sandwich fameuse "Club"

Faites rôtir d'un beau blond des tranches de pain et beurrez-les tandis qu'elles sont chaudes. Placez entre les tartines une feuille de laitue, des tranches minces de poulet rôti froid, des olives et des marinades hachées très menu, une couche de mayonnaise, une autre feuille de laitue, puis l'autre tranche de pain rôti.

FRAISES

La récolte de fraises que vous obtiendrez la saison prochaine dépend, dans une large mesure, du soin avec lequel vous aurez entretenu votre plantation cette saison. Plus vous placerez de courants à la main et à la truelle pour que les plantes s'enracinent rapidement et qu'elles soient espacées également, mieux vous réussirez. Très souvent, les plantes sont trop serrées dans un endroit et trop claires dans un autre. Lorsque les plantes sont trop serrées, et que l'espace entre elles est inférieur à six pouces, les collets ne se développent pas bien et les fruits restent petits. Il est important de désherber la plantation et de biner le sol aussi longtemps que possible, car une pousse tardive, dans le cas des fraisiers, permet d'obtenir de meilleures plantes. Une légère couche de paille propre, appliquée au sol avant les gelées d'automne, est utile en empêchant les gels et les dégels alternatifs qui se produisent en avril ou le printemps suivant.

LES YEUX FERMES...

(La **Croix**)

L'autre jour, à Chaillot, une jeune fille, après avoir écouté toutes les observations et accepté un temps d'épreuve, épousait un aveugle.

On lui a fait une ovation à cette jeune fille, et elle la méritait, car grâce à elle, ce héros aura son nid, des enfants, de la jeunesse et du bonheur.

Mais combien d'autres!

Avez-vous réfléchi parfois, vous qui voyez, à **l'épouvantable** épreuve de ne plus voir?

Le ciel bleu, le gai soleil, les fleurs jolies, les mille et changeantes facettes de la vie sociale, les manifestations d'art, la beauté rose des matins, la splendeur des soirs, le visage des aimés, les yeux où se lisent tant de choses... tout cela n'existe plus...

C'est le noir, le jour... le noir, la nuit... à jamais, le noir...

Pauvres yeux fermés, que vous me faites mal!...

* * *

Aussi, de ce soir, il ne faut pas prendre son parti!

Le mot "**impossible**" n'est pas français, surtout quand il s'agit d'aveugles.

Il y a deux sortes d'aveugles:

L'aveugle des villes, le moins nombreux et, en général, le plus soutenu.

Mais l'aveugle des campagnes!.

Représentez-vous ce héros de vingt ans qui revient dans son tout petit village. Il entre dans sa maison... Ses champs sont là... son jardin là... ses bêtes là.... Rien!... il ne voit plus!

L'excitation de la bataille est tombée; la musique de gloire chantée par les camarades et les infirmières s'est tue; le voici maintenant seul, loin de tout, devant la terrible prose de la vie à vivre.

Son premier sentiment sera une immense mélancolie, une sorte d'abattement. A quoi bon lutter! Il sera bientôt à charge à tout le monde!.. Bienheureux les morts!

C'est contre ce sentiment qu'on doit d'abord réagir.

Il faut donner à l'aveugle confiance en lui-même; sa vie n'est pas finie, elle recommence...

Si le curé du village, si un ange de charité, arrive à cheviller dans l'âme de ce jeune paysan qu'il reste une valeur considérable... qu'il peut presque faire ce que font tous les autres, cet homme est sauvé...

* * *

Et ce brave curé, et cette femme ne diront **que la stricte vérité: L'aveugle agricole peut faire presque tout ce que fait le paysan qui voit.**

Si vous en doutez, prenez le train... Allez à la Trappe de Sept-Fons.

L'aveugle est un être de méditation. La vie calme, réglée, du Trappiste s'accorde on ne peut mieux avec sa mentalité.

Le monastère a renoué la vieille tradition hospitalière de jadis. Soutenu, encouragé par l'incomparable Association Valentin Hauy, il s'est consacré, en cette guerre monstrueuse, à la rééducation **usuelle et professionnelle** de l'aveugle agricole.

Rééducation usuelle: il apprend à l'aveugle l'art de se passer le plus possible du secours d'autrui pour circuler dans la ferme, dans le village, sur la grande route sillonnée d'autos... à lire et à écrire en Braille, etc...

Rééducation professionnelle: il fait de l'aveugle un agriculteur complet.

* * *

A Sept-Fons, vous trouverez tel aveugle viticulteur qui, par des sentiers difficiles, se rend seul à sa vigne, soigne les ceps, les émonde, ébourgeonne et vendange.

Tel autre s'occupe du bétail, coupe les betteraves, distribue le fourrage aux animaux, les fait boire, panse, étrille et brosse les chevaux.

Celui-ci prépare la nourriture des pores, soigne avec amour les lapins, et les volailles, fait la litière.

Celui-là trait les vaches, écrème le lait, bat le beurre, fabrique le fromage, etc...

Quel horizon autrement immense que les métiers restreints et sédentaires des villes!

Et quelle autre existence plus libre, plus saine!...

L'aveugle agricole a le sentiment de l'espace; le vent de la plaine lui mordra les joues, les fleurs lui jetteront leurs parfums champêtres, et là-haut dans l'immensité du ciel bleu l'alouette gauloise n'aura pas d'auditeur plus attentif que lui.

Donc, il est vrai que l'aveugle peut avoir une vie utile, intéressante, et même **heureuse.**

Je répète "**heureuse**".

Seul je n'oserais pas écrire ce mot: mais je le lis dans une lettre d'aveugle que j'ai sous les yeux, et je la cite en respectant ses fautes:

"**L'expérience me permet de dire qu'un cultivateur, même tout à fait aveugle, peut faire tout dans l'intérieur d'une ferme, s'il n'est pas paresseux et s'il n'est pas bête. Il y a des choses qu'on croit d'abord qu'elles ne seront pas possibles, et qu'on aurait ri avant, si on vous avait dit qu'on pouvait les faire sans y voir clair... Eh bien! après qu'on a essayé trois ou quatre fois, et qu'on a été bête trois ou quatre fois, on finit par se débrouiller!**

"**Jamais je n'aurais cru que j'aurais pu être aussi heureux que je le suis maintenant!**"

Et si cet aveugle a la foi... si le dimanche, à l'église, en écoutant l'orgue et les chants, il rêve à l'aurore du jour qui ne doit pas finir... s'il croit à cet au-delà où, face à face, il verra Celui qui a fait la lumière, quels nouveaux horizons de joie profonde se révèlent à ses yeux fermés!

En pensant à cela, on frémit moins de stupéfaction devant la phrase surhumaine où Mgr de Ségur, aveugle, confiait à ses amis qu'il fêtait chaque année: "**le bienheureux anniversaire de sa cécité!**"

* * *

Seulement, pour arriver à un véritable résultat, la rééducation **privée** est difficile, lente et restreinte.

La rééducation **familiale**, elle aussi, est bien impuissante. Les parents ne peuvent pas se persuader que l'aveugle est capable des besognes les plus sérieuses. Ils le dépriment souvent par leurs plaintes, le rapetissent par leurs prévenances qui limitent à chaque instant le champ de son activité, et souvent, plus ils l'aiment plus ils l'anesthésient.

Il faut donc que l'aveugle agricole travaille d'abord avec ses camarades, des initiés aveugles, dans une organisation faite **pour lui**; et les résultats de cette émulation **journalière sont immenses.**

Mgr Marre, Abbé de Cîteaux et Général des Trappistes, a compris ce problème de palpitante psychologie. Dans une lettre circulaire, débordante de charité humaine et divine, il a demandé aux supérieurs de son Ordre en France de s'intéresser à la rééducation agricole des aveugles.

Et tous ont répondu avec un élan de charité admirable.

C'est ainsi qu'à Sept-Fons, par Dompierre-sur-Besbre (Allier), on reçoit, dans la mesure des places vacantes, les aveugles de guerre; c'est un zouave aveugle qui dirige la ferme... On n'exige aucune pension, mais,—et comme c'est légitime! — pour couvrir une partie des frais d'hébergement, blanchissage, nourriture, formation de professeurs, etc., on accepte l'allocation servie aux aveugles pensionnés.

Si l'aveugle n'a aucune ressource, on l'admet quand même. Et après sa rééducation on s'efforce de lui trouver une situation assurée.

* * *

Bénis soient-ils ces moines, pasteurs de tels malheureux! Ils ont gardé la tradition sainte... Le Christ se reconnaît en eux.

Bénie soit-elle aussi la terre de France, la grande amie qui, au soir des batailles affreuses, reçoit le petit soldat meurtri dans ses pauvres yeux, et comme le ferait une mère, le berce au pas cadencé des boeufs, au rythme des grands arbres, au chant de tous ses oiseaux...

Pierre l'Ermite.

LES FEUX-FOLLETS

Il y a deux moyens bien simples, suivant la tradition, de se soustraire aux espiègleries des feux-follets les plus mal intentionnés. Le premier consiste à demander à celui qui intercepte votre route, quel quantième est Noël? Le sorcier, toujours peu au fait de notre calendrier, ne sait que répondre, et s'empresse de faire la même question à son interlocuteur. Malheur alors au voyageur s'il hésite seulement à répondre catégoriquement. C'est un pauvre diable bien à plaindre entre les mains d'un sorcier aussi malfaisant.

Les enfants, autrefois, dans les campagnes ne manquaient pas de s'informer, aussitôt qu'ils commençaient à balbutier, du quantième de Noël, crainte de faire la rencontre d'un feu-follet. Ceux qui avaient la mémoire ingrate faisaient la même question vingt fois par jour.

Le second moyen, encore plus infaillible que le premier, est de mettre en croix deux objets quelconque, que le feu-follet, toujours mauvais chrétien, ne peut franchir.

Ceci me rappelle une anecdote: Plusieurs jeunes gens, retournant chez eux, fort tard après une veillée, aperçurent tout à coup un feu-follet qui, sortant d'un petit bois, venait à leur rencontre. Chacun s'empresse de mettre en croix au milieu du chemin, tous les objets qu'il avait dans sa poche: couteaux, sacs à tabac, pipes, etc; nos jeunes gens rebroussent ensuite chemin en se sauvant d'abord à toutes jambes. Ils se retournent néanmoins à une distance respectueuse, et aperçoivent le feu-follet qui, après avoir voltigé longtemps autour des objets qu'ils avaient déposés, s'enfonçait de nouveau dans le bois d'où il était sorti.

Il y eut alors une longue discussion entre les jeunes gens.

"Je ne demande pas mieux que de m'en retourner chez nous, disait Baptiste, si François veut passer le premier.

—Non! répondait François; passe toi, José, qui est le plus vieux.

—Pas si fou! disait José: que Tin (Augustin) nous donne l'exemple, et nous le suivrons".

Nos braves seraient encore probablement encore à la même place, si le Nestor de la bande n'eut proposé l'expédient de se tenir tous par la main et d'avancer comme font les **soldares** en ligne de bataille. Cette proposition fut adoptée; mais, hélas! il ne restait plus rien de leurs dépouilles! le feu-follet avait tout emporté. Il est probable qu'un rusé farceur avait voulu hacher son tabac et fumer une pipe à leurs dépens.

P.-A. de Gaspé.

"Les Anciens Canadiens."

Remède contre les vents d'estomacs. — Quand de la nourriture non digérée demeure dans l'estomac il en résulte des vents qui causent de la douleur et de l'oppression dans l'estomac. L'éructation ou l'émission de vents est très peu agréable et le seul moyen de corriger cela c'est de rétablir les conditions normales de l'estomac. Les Pilules Végétales de Parmelee le feront. Chaque paquet contient une direction très facile à comprendre. Un traitement de ces pilules donnera certainement un bon effet.

Pour Lire au Foyer le Dimanche



TOUTE LA RELIGION RAMASSEE EN UNE PREUVE

Si je me trouvais en face d'un incrédule de bonne foi, qui voulût réfléchir loyalement durant un quart d'heure (au lieu de crier sans examen qu'il a cent fois raison), je lui prouverais que la religion est divine, **par le seul fait de l'existence de l'Eglise.**

En effet, on doit admettre que **l'Eglise n'est pas humaine, mais surhumaine** (et donc divine) quand on considère que cette société:

1o **A pu se fonder,** quoique durant 300 ans, les chefs de l'Etat romain aient tués les chrétiens par millions de (Néron à Dioclétien)

2o **S'est implantée dans le monde,** quoiqu'elle ait toujours prêché des vertus dures et répugnantes (chasteté, humilité, pénitence) et condamné les passions les plus chères à la nature humaine.

3o **S'est maintenue depuis 1900 ans,** quoiqu'on lui ait fait une guerre incessante, violente ou sourde et par tous les moyens.

4o **S'est répandue par toute la terre,** a réussi parmi toutes les races, et les civilisations — et s'est accommodée de tous les régimes de gouvernements (empires, monarchies, républiques).

5o **A surmonté toutes les causes de faiblesse interne** venant des fautes de ses ministres, pris non parmi les anges, mais parmi les hommes.

6o A suscité des vertus héroïques innombrables dans toutes les conditions sociales, et continue toujours d'en susciter.

7o **N'a jamais varié** dans ses dogmes et sa morale, quand, autour d'elle, tout a changé vingt fois depuis sa fondation.

8o **Groupe dans son sein les meilleurs éléments** de ce monde: les génies et les saints.

9o **Demeure sereine et tranquille** au milieu des orages, et regarde l'avenir avec assurance en se sachant immortelle.

L'existence d'une telle société n'est pas un fait humain, mais un fait divin. Je vous défie:

1o De trouver rien de pareil en ce monde.

2o D'expliquer naturellement l'existence et la perpétuité de l'Eglise.

PRATIQUES SPECIALES

La dépendance, le respect pour l'autorité et pour les faibles, sont les principes fondamentaux de l'esprit de famille, le renoncement à soi-même inspiré par l'amour et le dévouement, étant le seul moyen d'accomplir les importants devoirs qui découlent de ses principes. Il nous reste à indiquer quelques pratiques particulières et faciles, qui seront semées de loin en loin, comme des jalons, sur le chemin de la vie de famille, pour nous rappeler nos obligations et nous aider à les remplir.

Toute société, dans le but d'unir de plus en plus entre eux les membres qui la composent, établit des solennités ou des assemblées populaires où tous sont convoqués. C'est ainsi, en particulier, que le pratique la Sainte Eglise. Ces réunions réveillent dans les coeurs les sentiments de générosité et de dévouement pour le bien commun: la famille doit donc avoir aussi ses assemblées ses réunions, ses fêtes. Voilà pourquoi l'Eglise invite tous les membres de la famille à faire chaque jour la prière en commun, à assister ensemble aux saints offices de la paroisse, à s'asseoir à la même table pour y prendre ses repas, à se réunir pour se recréer et prendre d'innocents et utiles délassements.

Voilà encore la raison de ces fêtes de famille que le monde ne regarde que comme une coutume souvent même onéreuse, et qui ont pourtant une influence des plus salutaires pour entretenir l'union et la bonne harmonie dans les familles. Telles sont les fêtes du jour de l'an ou de Noël, des saints patrons; les anniversaires de la naissance, du mariage, etc. A cette occasion on échange des voeux, on fait des cadeaux qui contribuent singulièrement à cimenter et à resserrer les liens d'une sincère affection.

Souvent même, à cette occasion, on voit disparaître une certaine froideur que des intérêts blessés ou des procédés peu convenables avaient fait surgir entre parents.

Au reste, l'expérience prouve tous les jours que ces modestes, mais bien douces solennités, rapprochent tous les coeurs, qu'elles sont plus propres à inspirer un respect plein d'amour aux enfants pour leur père et mère, et aux serviteurs pour leurs maîtres.

Les parents et les maîtres, à leur tour, dans ces circonstances, sentent se ranimer en eux des sentiments plus tendres pour leurs enfants, et s'attachent davantage à leurs domestiques. Il en est de même pour les frères et les soeurs, et pour tous les autres membres de la famille: les pauvres vieillards surtout, qui voient leurs forces et la vie leur échapper, et qui ne comptent presque plus dans la maison que par l'embarras qu'ils y donnent, son heureux de voir qu'on les aime encore et qu'on a encore pour eux des prévenances et du respect.

Il y a encore un moyen très utile pour accroître de plus en plus l'affection et l'intimité des membres d'une même famille entre eux: c'est l'ouverture mutuelle des coeurs, c'est la confiance et l'abandon avec lesquels on se communique les uns aux autres les événements heureux ou fâcheux qui nous touchent de près.

On comprend aisément combien ces confidences, en mettant en commun les joies et les espérances comme les chagrins et les craintes adoucissent les peines de la vie, mais surtout combien elles contribueront à resserrer les liens de la famille, en intéressant tous ses membres à la bonne ou mauvaise fortune de chacun d'eux.

Lorsque nous nous reportons à ces temps les plus rapprochés de l'époque de la fondation de la famille, et où par conséquent elle ne s'écartait pas encore des principes fondamentaux sur lesquels elle avait été établie, lorsque nous remontons au temps des patriarches, dont les familles vivaient dans un respect si profond de leurs devoirs, qu'aujourd'hui même encore, malgré les siècles qui nous en séparent on donne le nom de famille patriarcale à celles où règne la menu fidélité aux obligations qu'impose cette vie passée au foyer domestique, lorsqu'enfin nous voyons les riches promesses et les admirables récompenses que Dieu accorde à ceux qui contribuent, par leur zèle et leur dévouement, au bien et à la prospérité de la famille, nous devrions comprendre tout le prix que le Seigneur attache à ces petites vertus, et l'importance que nous devons mettre nous-mêmes à nous y exercer; d'autant plus que pour tous c'est un des éléments les plus multipliés et les plus féconds de notre sanctification et que l'Eglise elle-même en recueille les plus heureux fruits.

Sanctifions donc nos familles, en commençant nous-même par remplir vis-à-vis d'elles les devoirs qui nous concernent personnellement, en y répandant de notre amour et de notre dévouement. Si Dieu a promis à Abraham, Isaac et Jacob, de faire sortir le Messie de leur race, parce qu'ils avaient fidèlement et saintement rempli les obligations que la famille s'impose, soyons assurés qu'après avoir secondé de tous nos efforts ce divin Messie dans son oeuvre de prédilection, la réhabilitation de la famille, il nous fera entrer à son tour dans sa grande famille, qui est au ciel, et il se donnera lui-même à nous pour être notre récompense.

B. O.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE GOUVERNEMENT ANGLAIS ET LES MISSIONNAIRES ALLEMANDS DE L'INDE

Il y a quelques mois, le gouvernement anglais de l'Inde internait la plupart des missionnaires d'origine allemande et autrichienne, puis un peu plus tard, les repatriait. C'était un rude coup aux missions catholiques et plus particulièrement aux oeuvres scolaires des Jésuites dans l'Inde. Coup d'autant plus rude et irréparable que ni les Jésuites français ni les Jésuites anglais ne pouvaient fournir de remplaçants aux Jésuites allemands que frappait le gouvernement anglais.

Que penser de la conduite du gouvernement anglais? Sous l'emprise de quels motifs avait-il agi? Questions qui laissaient perplexes les journaux catholiques de ce pays. Certains faits avérés et connus de tous — la complète liberté dont avaient joui les missionnaires allemands durant les premiers mois de la guerre, leur conduite qui avait été telle qu'ils n'avaient encouru aucun reproche de la part du gouvernement anglais, — rendaient encore plus incompréhensible la conduite de ce gouvernement.

Sous le titre "The German Jesuit Fathers of Bombay, by an Englishman who knows Them", le R. P. Ernest R. Hull, s.j., élucidait ce point en juillet 1915, dans l'**Examiner,** de Bombay. Ces intéressants articles ont depuis été reproduits en brochure.

Quand la guerre se déclara, les missionnaires allemands ne furent pas inquiétés. Ils s'inscrivirent à la police, mais on les dispensa d'y faire tous les jours acte de présence. Dès le 2 septembre 1914, le gouvernement des Indes, après consultation avec le secrétaire d'Etat, déclarait que les missionnaires allemands pouvaient rester sur parole à leur poste, tant que leur conduite serait irréprochable.

Irréprochable au début de la guerre, la conduite des missionnaires allemands devait le demeurer jusqu'à leur internement et leur rapatriement. C n'est donc point pour avoir manqué à leur parole que les missionnaires allemands ont été expulsés des Indes. Le gouvernement de l'Inde savait à quoi s'en tenir sur le compte des missionnaires allemands. Leur loyalisme et leur fidélité à la parole donnée demeuraient intacts aux yeux des gouvernants de l'Inde. Mais il y avait l'opinion publique et le gouvernement ne pouvait pas n'en pas tenir compte. Et c'est cette opinion publique qui devait forcer la main au gouvernement, commander et imposer l'internement puis l'expulsion des missionnaires d'origine allemande.

La guerre ne durera que quelques semaines, croyait-on au début. L'opinion publique demeura calme. La guerre se prolongeant, le public s'exaspéra. Les causes d'irritation allaient se multipliant. Des menées allemandes aaient lieu dans toutes les parties de l'Empire pour créer des difficultés à l'Angleterre. L'espionnage allemand se donnait partout libre cours. Chaque jour, on apprenait les excès commis en Belgique et en France, les raids de zeppelins sur les villes ouvertes d'Angleterre, le torpillage des navires marchands, l'emploi de gaz asphyxiants, etc. La colère publique fermentait et ne devait pas tarder à forcer la main aux gouvernants. Rien d'anti-catholique dans cette colère. Elle s'adressait aussi bien, sinon plus, aux sociétés d'évangélisation protestantes, qu'aux missionnaires catholiques. Le gouvernement cédait lentement à l'opinion. C'est si bien le cas que, neuf mois après la déclaration de la guerre, plus des deux tiers des missionnaires allemands, tant protestants que catholiques, étaient encore en liberté. Mais l'opinion publique se faisait de plus en plus exigeante et impérative. Alors la presse catholique, qui avait jusque-là gardé le silence, intervint. Elle rappela au gouvernement les états de service des jésuites allemands, qu'une loi inique retranche de leur patrie d'origine. L'épiscopat anglican même intervint en sourdine. Rien n'y fit. Le 13 août 1915, un arrêté du gouvernement de l'Inde annonçait le rapatriement de tous les Allemands et Autrichiens qui n'étaient pas internés comme prisonniers de guerre. C'était final, sans rappel. Aujourd'hui, il n'y a plus de missionnaires catholiques allemands dans l'Inde anglaise.

* * *

De tous les articles du R. P. Hull, s.j., il se dégage nettement que le gouvernement anglais ne doit encourir aucun blâme dans cette expulsion des missionnaires catholiques allemands. Ce n'est que sous la poussée de l'opinion publique qu'il a cédé. Le R. P. Hull, s.j., note avec satisfaction que toutes les négociations ont été empreintes d'une courtoisie qui défie toute critique.

On dira peut-être que le gouvernement anglais aurait dû tenir tête à l'opinion. D'abord, ce n'est pas dans ses moeurs. Puis, combien de temps aurait-il pu le faire? Car chaque jour l'opinion publique devenait plus anti-allemande.

S'il en a été ainsi, à qui la faute, se demande le R. P. Hull, s.j. Etait-ce au gouvernement anglais qui observe les lois de la guerre ou au gouvernement allemand qui fait fi de tous les codes et ne connaît de loi que la force brutale?

LE CLERGE DANS LE MONDE

Il y a aujourd'hui 19,600 prêtres aux Etats-Unis; 23,367 en Allemagne; 24,079 en Autriche; 67,366 en Italie; 38,822 en France; 10,000 en Belgique; 35,378 en Espagne; 9,623 en Hongrie; 3,777 en Hollande; 3,725 en Irlande; 3,990 en Angleterre; 4,782 au Canada. L'Italie a 274 évêques; les Etats-Unis, 111; la Grande-Bretagne, 16; l'Irlande, 27; la France, 85; la Belgique, 6; l'Allemagne, 30; l'Autriche, 34; la Hongrie, 33; l'Espagne, 56; le Canada, 38; la Hollande, 5.

NONCE PAPAL EN BELGIQUE

Une dépêche de Rome annonce la nomination officielle comme nonce papal en Belgique de Mgr Locatelli. Le nouveau nonce est actuellement internonce au Brésil. On prévoyait depuis quelque temps son transfert en Belgique.

TIMIDE

—Mais non, mais non, Madame, il n'est pas timide, votre garçon.

—Pourtant, c'est bien ce qui l'empêche de réussir: il n'ose pas, il rougit, il se tait, — lui qui pense si bien! — il se croit nigaud et en a l'air, il reste dans son coin et se décourage, il est malheureux, dit qu'il ne fera jamais rien: ah! quel triste tempérament!

—Lui, un triste tempérament! Un beau sanguin-nerveux! Qu'est-ce que vous pouvez désirer de mieux? Ce n'est pas par tempérament qu'il est ou a l'air timide, c'est par éducation et par amour-propre. C'est un fond d'orgueil inconscient et mal dompté. Ca se guérit. Oh! si c'était par tempérament, il faudrait le plaindre; il l'aurait probablement pour toujours. Cette timidité-là vient d'une sensiiblité excessive, morbide, parfois incurable. Elle s'endolorise et s'exaspère, au lieu de s'endurcir, au contact du monde, des rudesses de la vie, des absences de tact et d'égards, des injures, des éclats de rire, des bousculades de l'ambition, des grossiers et des malhonnêtes qui manoeuvrent des coudes, passent devant et occupent les hauteurs.

Je comprends que le timide-né, le timide de la sensibilité, ne soit pas cuirassé pour cette bagarre. Il se retire plutôt, rentre en lui-même, se confond et se recroqueville. Il dit: "Pardon, monsieur", à l'homme qui lui marche sur les talons; ses yeux baissés expriment: "Excusez-moi!" au concurrent sans vergogne qui lui siffle une bonne affaire; la rougeur de son front demande grâce au gentlemufle de ce qu'il ne fait comme lui des bêtises. Aux loups qui l'accusent de troubler leur breuvage, il répondrait volontiers comme l'agneau: "Je.. consulte encore ma mère!" C'est une âme craintive d'enfant dans un corps d'âge mûr, un géant avec un coeur de jeune fille, un homme d'affaires avec un système nerveux de petite oie blanche. Il est venu au monde avec la peur, y a grandi dans le tremblement, il y vit effrayé. La crainte de ce qui arrive, de ce qui peut arriver, de ce qui n'arrivera pas, des autres, des choses et de lui-même, le fait passer par toutes les mobilités et toutes les teintes des aurores boréales. Un obstacle léger, un sourire, un mot de blâme, un soupçon, un souffle, un rien le déconcerte et lui donne la fièvre. Le regarder, ça le bouleverse; ne pas le regarder, ça le confirme dans son impuissance. Il finit par s'enfermer si bien chez lui et vivre dans son gilet, qu'on ne le voit plus. Il envie tous ces heureux du monde: les bavards que rien n'intimide, les insolents qui savent parler aux dames le chapeau sur la tête, les farceurs qui disent des sottises sans gêne. Oh! s'il pouvait dévisager les gens, lui aussi, sans jamais baisser la vue! Il en arrive toutefois à regarder la lune, à se parler tout seul, à ne pas trop s'énouvoir au passage de la brise.

Si les harpes étaient capables de sentiment, j'inclinerais à croire que les harpes d'Eolie étaient timides par tempérament.

—Votre fils, Madame, n'est pas de ces timides-là.

—On ne doit pas même appeler du nom de timidité l'émotion dont il est saisi en paraissant en public. Les hommes du métier l'éprouvent eux-mêmes après des années d'expérience; les meilleurs acteurs en palpitent sur la scène au début de chaque pièce; et l'orateur qui n'en vibrerait pas dans l'exorde de ses discours manquerait de son plus sûr moyen de succès. Cet ébranlement de l'âme et de l'être tout entier est un prélude nécessaire; c'est la mise d'accord des nerfs, du coeur et des facultés avant l'exécution du chef-d'oeuvre; ce sont les instruments d'un orchestre s'harmonisant avant une grande symphonie.

Autre chose est la timidité qui naît de l'orgueil et d'une vanité défiante.

Il faut pour guérir votre fils, lui apprendre ceci et l'en convaincre: tu es ce que tu es; la flatterie des louanges n'y ajoutera rien, l'injustice des critiques n'y retranchera rien; tu es supérieur à beaucoup d'autres, inférieur à quelques-uns: le mérite ne consiste pas à te placer à côté des plus hauts, mais à y tendre en faisant valoir tous tes talents. Sois humble assez pour supporter un échec, assez courageux pour te reprendre, asez entêté pour aller jusqu'au bout, assez confiant pour croire au succès final et te contenter de ce que tu mérites.

Faites-lui sentir que sa peur de paraître et d'être ridicule est, sous une humilité apparente, de l'orgueil déguisé. Et comme rien ne réussit mieux que le succès, notez bien les siens, poussez-le vers des succès nouveaux, encouragez-le. Bientôt il va donner toute sa mesure; il va connaître sa force autant que la faiblesse des autres, ne doutera plus de rien, va se moquer des rieurs, passer par-dessus la critique des envieux et prendre bravement place au premier rang. Un jour il s'étonnera d'avoir été si timide devant des rivaux qui avaient mille raisons de l'être devant lui. Ce brin d'orgueil, par ailleurs, si on ne s'en laisse pas paralyser, devient vite un stimulant. Servi par l'intelligence, le goût, des yeux ouverts, il est la mort de la médiocrité et engendre des ambitions toujours plus hautes. Il regarde en avant et n'est plus immobilisé par ce que pourront bien dire les nuls et les oisifs. C'est l'orgueil averti des prévoyants, des travailleurs, des amants de l'**excelsior,** assez modestes pour reconnaître la limite de leur talent et ne la pas dépasser, assez distingués pour allier aux charmes de leurs manières l'intensité du **struggle** pour l'existence; aussi préservé du toupet que de la candeur bébête, des audaces de l'inconscience que de la défiance tremblante, pas plus effronté que dadais, aussi loin du lièvre effrayé de son ombre, que du boeuf brutalisant les barrières et foulant avec une égale stupidité les moissons mûres, les platesbandes et les fleurs.

Le timide par éducation se corrige plus aisément encore. Parfois sa timidité lui vient des traitements subis dans sa formation première. Un père trop exigeant a toujours trouvé mal tout ce qu'il faisait, le lui a dit et prouvé; ou bien, par une fausse tendresse, lui a coupé toute initiative, a pensé pour lui, l'a gardé au maillot, l'a tenu par la main comme un infirme, en lui disant à tout bout de champ: "Prends garde!... passe donc ici! ne fais pas ça!" L'enfant a fini par avoir peur de passer quelque part, et il dépense sa vie à prendre garde. D'autres fois, c'est un maître qui l'a mal compris et mal affectionné, et lui a fermé l'intelligence et énervé la volonté dès ses premiers essais. Il lui a tant répété: "Tu ne comprends rien, tu es borné, tu es idiot!" que l'enfant l'a cru. Il continue d'agir comme s'il l'était, se laisse dominer par de vrais idiots, qui l'écrasent de toute l'intelligence dont ils sont dépourvus.

Le plus souvent la timidité vient du milieu où certains jeunes gens ont été élevés, et elle se manifeste au moment où ils en changent. En passant dans une société supérieure, ils ne savent plus comment faire; ils sont sensibles au ridicule et trop intelligents pour ne pas comprendre qu'une gaucherie et un impair font rire. J'ai vu de gros garçons, fort débrouillards, pas bête du tout, entrer, après leurs études de collège, dans des milieux aristocratiques, et devenir tout à coup malheureux, très au-dessous d'eux-mêmes, impuissants, aphones, figés, parce qu'ignorants de toute étiquette et assez fins pour s'en apercevoir.

Ces jeunes-là ne sont pas timides, ils sont gênés; ce n'est pas le tempérament qui leur manque, c'est un manuel. Ils ont l'esprit, mais ils n'ont pas la lettre et les manières. Un citadin prétentieux, fat, bien ganté, bien chaussé, met les pieds dans les plats dans les plats sans le savoir, et recommence avec aplomb. Eux les y mettent une fois, rougissent de honte, s'en mordent les pouces et se disent "Je n'y retournerai plus." Ils pourraient apprendre et s'affiner en s'imposant le sacrifice de fréquenter la bonne société, d'être homme du monde et charitable avec tous, ce qui est la plus polie des politesses. Ils préfèrent souvent s'amuser avec tous, ce qui est la plus polie des politesses. Ils préfèrent souvent s'amuser dans une chambre de gars, autour d'un crachoir, dans une atmosphère enfumée, où personne n'est tenu de savoir parler, s'asseoir, s'élever, se contraindre et avoir des égards.

Eux, timides! Ils ont des bravoures de fier-à-bras, parfois le sans-gêne des chefs de bande et l'esprit bruyant dont s'amusent les carrefours et les foules vulgaires. Ils dévisageraient un agent de police! Ils apostropheraient un jeune fille dans la rue, mais ne sauraient pas lui offrir leur siège dans un tramway, non plus que donner le bras à leur mère et à leurs soeurs.

Autour de la Ferme



LA MAISON BAWLF ET LE FRANCAIS

Nos lecteurs noteront, nous n'en avons aucun doute, le caractère spécial de l'annonce de la N. Bawlf Grain Co. Limited. Mais nous croyons devoir y appeler leur attention d'une façon toute particulière. Ces courtiers en grains ont fondé un département français dans leur importante maison. A l'avenir tous leurs clients français pourront correspondre en français, assurés d'être compris et de recevoir une réponse en français. C'est un avantage que nos lecteurs sauront, nous en sommes certains, apprécier. Ils le sauront d'autant plus que ces courtiers en grains se recommandent par un brillant passé de succès. Cette maison fut fondée il y a plus de trente ans par M. Nicholas Bawlf. C'est donc l'un des pionniers du commerce de grains dans l'Ouest. Cette compagnie a encore la réputation d'être l'une des plus fortes institutions du genre; elle a une belle renommée non seulement auprès des membres de ce commerce, mais encore des clients. Elle n'a cessé de progresser même par ces temps de crise. Ainsi, elle a, pendant les douze derniers mois, presque doublé le nombre de ses employés. A l'heure même, elle double ses bureaux. Depuis un an, elle a fondé des succursales à Yorkton, Moose Jaw et Calgary.

Elle apporte une attention toute spéciale à surveiller le "grade" du grain que lui expédient ses clients et à voir à ce que ce grain soit vendu le plus tôt possible. Son objet principal c'est d'obtenir pour ses clients le plus haut prix du marché. Il vaut de noter que le paiement a lieu **le jour même** de la vente du grain et de sa livraison à l'acheteur.

Ces courtiers qui sont membres des associations suivantes: The Winnipeg Grain Exchange, Winnipeg Grain Clearing Association, Lake Shippers' Clearing Association, Calgary Grain Exchange, Moose Jaw Grain Exchange, Minneapolis Chambers of Commerce, Board of Trade of Chicago, font affaires surtout avec la Banque de Toronto, et aussi un peu avec la Bank of B. N. A. et la Northern Crown.

HARO SUR LE CHARDON: CE PELE, CE GALEUX!

Il y a deux ans et demi, M. X, du Dakota-Nord, venait voir son frère habitant de Saint-Malo. — Comment ça va, par ici? — Mal... très mal, répond ce dernier. Cette peste de chardon de Russie va nous faire crever: c'est la ruine, la misère noire de l'habitant et de toute la famille.

Il y a huit ans, j'entendais le même cri de désespoir à Lorette, Man., chez les frères G., qui vont quitter leur terre empestée par le fléau général. Un autre, de la même localité, moins nerveux, plus pondéré, me dit qu'il commence à faire la barbe au chardon avec un lot de moutons.

Bref, on ne mourrait pas encore, mais on était malade de cette peste, de cette invasion. On se déclarait vaincu, écrasé par ce fléau sans remède qui menaçait toute l'agriculture. Dire qu'on a employé cent moyens différents; peut-être tombera-t-on sur le bon, chacun pensait et disait.

—Ne te désoles pas, répond le beau-frère. Le moyen infaillible, nous l'avons maintenant. Autrefois malade comme vous, le Nord du Dakota est aujourd'hui sauvé.

—Allons, explique-toi, dit l'autre, d'un air à la fois incrédule et triste.

—Le seigle: voilà le grand remède, l'ennemi, le destructeur certain du chardon; peu délicat, vorace, poussant partout dans les terrains maigres et très sablonneux où rien ne pousse; de plus, il remplace le foin qu'il faut parfois aller chercher très loin; mélangé au gru, il est excellent pour les animaux, qui aiment son petit goût amer et comme salé; mélangé au ¼ avec la farine, il lui donne une certaine saveur et conserve le pain frais; très substantiel par-dessus le marché.

Voilà les qualités de cette précieuse plante céréale. Ce n'est pas tout. Il sert de pâturage aux bêtes à l'automne et, comme les cheveux de la belle Eléonore, après qu'il est tondu, il repousse encore, vu que plus il est piétiné par les animaux, à l'automne, plus il est beau pour faire du fourrage à la mi-juin; c'est pire que le chiendent. Une vraie merveille pour la culture mixte, comme tu vois.

Les yeux ronds comme des billes de billard, le frère étonné s'écria: "Si tu savais tout le baume que tu me mets au coeur. Cela fait déjà quatre ans d'expérience; il n'y a donc pas d'erreur, répond l'autre. Après avoir coupé ton blé, orge, avoine (empestés de chardon), tu passes (sans labourer) la semeuse du 10 au 20 septembre, à raison de 1½ ou 2 minots à l'acre; il pousse, les animaux se régalent; la neige arrive, il se remet un peu de graisse sur les côtes, c'est-à-dire que M. ton Seigle refait sa petite santé, puis attend l'ennemi, comme le chat guette la souris. Arrive le mois de mai, le chardon veut sortir de son trou. Crac! plus mèche: la place est prise. Halte-là, débarque, mon vieux russe, ou le vieux papa seigle renfourra ton museau, ou je t'étouffe. Qu'est-ce que tu ferais à sa place? — Quand il y a pas moyen, il y a pas moyen de moyenner. — Juste, tu y es, et compère Seigle est maître du champ de bataille. Le tour est passé. — Hein! tu parles d'un fameux tour!

Morale: X et d'autres sèment ce bon grain
Et tous s'en portent bien.
Quant au vilain chardon,
Tel qu'un mauvais larron,
Pendu à son bâton
Il crève pour de bon.

I. MACAIRE, ptre,
Curé de Saint-Malo.

LES GRAINS

Blé—

No 1 Nord	120½
No 2 Nord	118
No 3 Nord	113½
No 4	110¼
No 1 Rejeté	114¼
No 2 Rejeté	112¾
No 1 Tough	111¼
No 2 Tough	109¼
No 3 Tough	106¼

Avoines—

No 2 C W	45½
No 3 C W	44⅞
Extra No 1 Fourrage	44¾
No 1 Fourage	44¾
No 2 Fourrage	43¼

Orge—

No 3	.74
No 4	.70
Rejeté	.65
Fourrage	.65

Lin—

No 1 N W C	173⅝
No 2 C W	170⅝

LES PRODUITS

Patates—

Man., lots de 10 minots. Le minot	$ .90
C.-B., lots de 10 minots. Le minot	.80
Au char, f.o.b., Wpg. Le minot	.60

Beurre de crèmerie—

Moulé. Aux détailleurs	.30
Man. (Solids). Prix des fabriques	.29

Beurre (Dairy)—

Moulé. Aué détailleurs	.30
fabriques	.29
No 1	.21

Oeufs—

No 1 frais	.22

Farines—

No 1 "patents", 98 liv.	3.30
No 2 "patents", 98 liv.	3.17½
No 3 "patents", 98 liv.	3.05

Issues de blé et avoine roulée—

Sac de 80 livres	2.10
Son, en sacs, la tonne	19.00
Gru	20.00
Avoine cassée. La tonne	27.00
Avoine et orge. La tonne	26.00

Foin—

No 1 Naturel. La tonne	14.00
No 2 Naturel. La tonne	13.00

BETAIL

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—

De choix	$8.50 à $8.75
Bon	$8.00 à $8.25
Moyen	$7.25 à $7.75

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—

De choix	$8.50 à $8.75
Bon	$7.75 à $8.25
Moyen	$7.25 à $7.50
Ordinaire	$6.50 à $7.00

De 700 à 1,000 livres—

De choix	$6.50 à $7.00
Bon	$6.00 à $6.25
Moyen	$5.50 à $6.00
Ordinaire	$5.50 $5.50

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—

De choix	$6.50 à $7.00
Bon	$6.00 à $6.25
Moyen	$5.50 à $6.00
Ordinaire	$4.75 à $5.25

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—

Choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.00 à $5.50
Ordinaire	$4.25 à $4.75

De 800 à 11,000 livres—

De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.00 à $5.50
Ordinaire	$4.25 à $4.75

Boeufs (Bulls)

De choix	$6.25 à $6.50
Moyen	$5.50 à $6.25
Bologne	$4.75 à $5.25
"Cutters"	$2.50 à $4.00
"Canners"	$2.50 à $3.25

Boeufs (Oxen)

Bon	$6.25 à $6.75
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$4.50 à $5.25

Veaux

De choix	$8.50 à $9.50
Bon	$7.00 à $8.25

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv. Prix	$6.25 à $6.50
Bon. De 800 à 950 livres. Prix	$5.75 à $6.25
Boeufs (bulls)	$4.50 à $5.25

"Stockers"

De 450 à 800 livres—

De choix (breedy steers) Prix	$6.25 à $6.50
Moyen (taureaux)	$5.75 à $6.00
Ordinaire (taureaux) Prix	$5.00 à $5.50
De choix (breedy heifers) Prix	$5.75 à $6.25
Moyen (taures)	$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures)	$4.50 à $5.00

Veaux "stocker"

De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00

Porcs

De choix	$10.25 à $10.50
Lourds	$9.25 à $9.40
Légers	$10.00 à $10.50
"Stags"	$6.50 à $7.25
Truies	$8.25 à $8.50

Moutons

De choix. Agneaux de l'année. Prix	$9.50 à $10.00
Ordinaire. Agneaux de l'année. Prix	$8.00 à $9.00
Lourds	$7.50 à $8.00
Légers	$7.00 à $8.00

FRAMBOISIERS, GROSEILLIERS ET GADELIERS

On laisse souvent beaucoup trop de bois sur ces arbustes. Nous croyons bon d'appeler l'attention sur ce point, car ces arbustes peuvent être taillés, si l'on veut, dès que la saison des fruits est passée. Les tiges de framboisiers ne devraient pas être à moins de 6 pouces l'une de l'autre; on enlève les tiges mortes et faibles et on laisse les plus fortes. Pour ces framboisiers qui n'ont pas été recouverts de terre en hiver, on peut attendre au printemps pour faire la taille et l'on enlève en même temps les tiges qui ont été abîmées par l'hiver. On protège les plantes l'hiver en couchant les tiges et en recouvrant la pointe avec de la terre, ou, s'il y a peu de neige, en recouvrant tout l'arbuste. La cueillette des groseilles, toujours difficile, se fait toutefois beaucoup plus facilement sur des arbustes bien taillés que sur des arbustes trop branchus. Enlevez toutes les branches qui ont plus de trois ans. Ce sont les branches de deux ans et de trois ans qui portent les meilleurs fruits, mais il faut toujours laisser quelques nouvelles tiges vigoureuses bien distribuées tous les ans. Six branches à fruits avec leurs tiges latérales suffisent. Les gadeliers rouges se taillent un peu comme les groseilliers, mais on peut laisser plus de tiges à fruits. Quant au cassis (gadelier noir) il porte ses fruits sur le bois d'une année; on doit donc tailler rigoureusement les vieilles branches pour obtenir chaque année beaucoup de bois neuf et fort.

POMMES DE TERRE

Trop de champs de pommes de terre sont laissés dans un abandon presque complet au Canada. On voit, au milieu de l'été, les tiges à moitié mangées par les bêtes et le feuillage qui reste est enfoui sosu les mauvaises herbes. Ce n'est pas de cette façon que l'on peut compter obtenir de gros rendements. Le cultivateur qui tient le sol aussi humide que possible au moyen de binages répétés, qui conserve le feuillage en bon état en pulvérisant contre la mouche à patates et le mildiou, sera bien récompensé de ses peines, par un gros surcroît de récolte, à moins que la saison ne soit absolument mauvaise. C'est dans un sol humide que les tubercules se développent le mieux. Si l'on réussit à faire passer le mois d'août aux plantes sans qu'elles soient très endommagées, la récolte se développe rapidement pendant le mois frais et humide de septembre. Nous avons constaté dans une expérience une augmentation d'au moins 119 boisseaux de pommes de terre vendables à l'acre en septembre.

AUTRES LEGUMES

Dès que la coupe est terminée, mettez une bonne couche de fumier sur le lit d'asperges. N'attendez pas pour cela jusqu'en automne, car le fumier que vous mettrez à cette époque ne sera d'aucune utilité pour la récolte de l'année suivante. Tenez les plants de céleri bien arrosés de bouillie bordelaise pour prévenir les maladies. Conservez le plus possible de graines des légumes que vous cultivez. La bonne graine sera peut-être rare en 1917. Si vous voulez des renseignements sur la conservation des légumes, voyez la circulaire sur les légumes, distribuée gratuitement par les fermes expérimentales.

LA MOISSON

Vos machines sont-elles prêtes pour la récolte du grain? N'attendez pas, prenez dès maintenant vos précautions afin de pouvoir rentrer facilement une grosse récolte. Servez-vous de bonne ficelle d'engerbage et n'oubliez pas qu'une moissonneuse munie d'un porte-gerbes épargne le travail d'un homme pour la mise en moyettes.

La coutume de battre le grain en moyettes se répand de plus en plus, même dans les provinces de l'Est! c'est une méthode qui économise le travail et qui fait disparaître beaucoup des désagréments du battage. Pour les prairies où l'on manque de bâtiments pour emmagasiner le grain, la vieille méthode des meules fournit un moyen peu coûteux de conservation.

Le maïs destiné à l'ensilage doit être coupé lorsque les grains sont à l'état pâteux, c'est-à-dire un peu après l'époque où ils sont bons à bouillir. C'est à ce moment que le blé d'Inde est le plus nourrissant. Le maïs légèrement gelé fait encore un meilleur ensilage que celui qui est récolté trop vert.

Les racines fortement gelées se conservent moins bien que les autres, surtout les betteraves fourragères; ces dernières surtout doivent donc être récoltées avant l'époque des fortes gelées.

ENTRETIEN ET BINAGES

Entre les foins et la moisson, entretenez vos récoltes sarclées au moyen du cultivateur (bineuse), empêchez les mauvaises herbes de pousser et conservez l'eau du sol. S'il est impossible d'employer le cultivateur à deux chevaux, prenez le cultivateur à un cheval.

Les jachères d'été ne sont des jachères que si on se donne la peine de détruire les mauvaises herbes et de conserver l'eau. Pour une mauvaise herbe qui monte à graine, on en trouvera des centaines d'autres l'année suivante. D'autre part l'eau que l'on conserve dans le sol donne une meilleure récolte la saison suivante.

PREPARATION DE LA TERRE APRES LA MOISSON

Pour le blé d'hiver, préparez la terre aussitôt que possible après que la récolte actuelle est rentrée; un gazon de trèfle ou un chaume de pois fournissent généralement les meilleures conditions.

Pour les plantes sarclées et spécialement les racines, les champs en gazon que l'on destine à cette culture doivent être labourés peu profondément immédiatement, et roulés ou tassés, puis fouillés parfaitement, de façon à provoquer la germinaison des mauvaises herbes ou conserver l'humidité, et hâter la pourriture du gazon. On peut appliquer du fumier de ferme avant ou pendant la préparation; le fumier doit, cependant, être parfaitement mélangé au sol mais pas à une grande profondeur Il faut deux et parfois trois labours, suivis de plusieurs disquages et roulages pour préparer le sol à recevoir la semence. Un sol argileux, une vieille prairie, un vieux pâturage que l'on veut mettre en maïs doivent être traités de la même façon que nous venons de décrire pour les racines, mais il leur faudra un labour de plus. Sinon, le labour en préparation pour le maïs peut être remis au printemps. Mettez votre charrue en marche et tenez-la en marche Dans les provinces des Prairies où l'on peut labourer en automne, labourez toute la terre, surtout celle que vous voulez mettre en avoine et en orge. Vous épargnerez ainsi beaucoup de temps précieux au printemps. Dans l'Est, toute la terre que vous voulez ensemencer en grain devrait être labourée cet automne. Les sols légers qui étaient en racines ou en maïs peuvent être bien préparés au moyen d'un bon disquage. La charrue à deux soes épargne de la main-d'oeuvre; elle fait un bon travail lorsqu'elle est bien conduite. C'est quand on la fait fonctionner en même temps que la charrue ordinaire qu'elle donne les meilleurs résultats.

BASSE-COUR

Pendant le mois d'août, il y a deux choses contre lesquelles il faut spécialement se garder: les poux et la chaleur. Veillez à ce qu'il y ait beaucoup d'ombrage: faites-en, s'il n'y en a pas. Tenez toutes choses propres et tenez-vous sur vos gardes contre les mites.

Désinfection et blanchissage

Nettoyez et désinfectez parfaitement les logements une fois par semaine. Un peu de zénoléum appliqué régulièrement avec un pulvérisateur à bras ou un petit balai vous permettra de tenir les cages en bon état. Pendant que vous y êtes, nettoyez donc le poulailler dans lequel se trouvaient les poules l'hiver dernier. Enlevez tous les accessoires, laissez-les au soleil pendant plusieurs jours, récurez et nettoyez parfaitement le poulailler; désinfectez-le et blanchissez-le avant d'y remettre les accessoires.

Tuez les poulets faibles

Débarrassez-vous de tous les poulets qui ont l'aspect faible. Donnez-leur un peu plus de nourriture et vendez-les pour la table: si leur constitution n'est pas assez forte, tuez-les et enterrez-les de suite. Les poulets faibles sont la proie des maladies et des poux et les communiqueront aux autres. Débarrassez-vous en.

Dindonneaux

N'oubliez pas les dindonneaux. Poussez leur développement; tenez leurs logements et leurs cours propres. Veillez à ce qu'ils ne perchent pas avec les autres volailles. Veillez à la propreté et vous aurez beaucoup plus de chances d'avoir de bons dindons.

EN PROVINCE

ELIE

Mlle N. Gamache, notre ménagère, est allée passer quelque temps à Laurier, chez ses parents. Nous lui souhaitons bon voyage, espérant qu'elle sera bientôt de retour.

• • •

M. Fred. Deslauriers, de Bluff Creek, ainsi que ses deux fils, Cyprien et Wilfrid, viennent passer l'été parmi nous.

• • •

Mme Guilbert, ainsi que Mlle Juliette Guilbert et Mme Courchaîne, de Winnipeg, sont venues faire une promanede de quelques jours chez M. Ed. Payment.

• • •

Mardi le 11 juillet, M. Ernest Bouchard, fils de M. Jos. Bouchard, conduisait à l'autel Mlle Alice Allaire, fille de M. Allaire

En ce beau jour où rien ne manquait pour faire le charme de la fête, vers 10 heures on voyait arriver de toutes parts du village les parents et les nombreux amis Les mariés et les suivants se rendirent à l'église en automobile. Tout y était décoré: l'église et l'autel étaient ornés de fleurs; les automobiles étaient enjolivées de drapeaux.

La mariée, vêtue d'une riche toilette de tulle et de satin blanc, avait un magnifique bouquet naturel, ainsi que la fille d'honneur

Après la cérémonie du mariage, les nouveaux époux prirent un copieux dîner chez M. Max. Allaire, père de la mariée, où ils trouvèrent un grand nombre de parents et d'amis réunis. Beaucoup de jolis cadeaux furent donnés.

On passa une agréable aprèsmidi, ayant beaucoup de musique et de chant. L'on se rendit chez M. Jos. Bouchard, père du marié, où l'on prit un excellent souper, et s'amusa très bien toute la veillée. Enfin, vers 4 heures du matin il fallut songer à se séparer non sans regret. Ca ne nous empêche pas de souhaiter de tout notre coeur bonheur aux nouveaux époux. Nous garderons longtemps le souvenir d'une belle et agréable journée.

Un invité.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le 11 courant avait lieu dans l'église de Saint-Jean-Baptiste la célébration du mariage de M. Alfred Bertrand, de Sainte-Elizabeth, et de Mlle C. Paul. La mariée était ravissante dans sa blanche toilette.

Les mariés avaient pour témoins MM. Paul et Bertrand. Un bon nombre de leurs parents assistaient. Après la bénédiction nuptiale nous nous rendîmes chez M. Bertrand, chez lequel un somptueux dîner nous fut servi.

Après avoir passé une agréable après-midi nous sommes revenus à la demeure de M. Paul, et malgré la chaleur suffocante nous avons pris un magnifique souper.

Pendant la soirée plusieurs des amis intimes de M. et Mme Bertrand sont venus leur faire de bons souhaits. Et malgré l'air de fête qui règnait entre nous, il y avait un nuage de tristesse. Car nous attendions M. Joseph Ricard, neveu de la mariée, et n'ayant pas pu obtenir sa permission il n'a pu se rendre à l'invitation.

Malgré ce revers, l'on ne se sépara que fort avancé dans la nuit

Le lendemain les mariés sont partis pour visiter leur parents Que le bonheur accompagne leurs pas.

Une abonnée.

BENSON, SASK.

Nous avons eu, le 14 courant, la visite de Sa Grandeur Mgr Mathieu, archevêque de Régina, accompagné de son secrétaire, M l'abbé Marois.

Le 15, 23 enfants ont été confirmés. Notre petite église était ornée de son mieux pour la circonstance et comblée de monde; le temps était idéal.

Monseigneur fut enchanté de sa visite. Il est reparti dans l'après-midi pour Lampman, à 15 milles d'ici, où dix autos sont venus le recontrer, à la demeure de M. Ed. Leclair, où Monseigneur prit le coucher, le déjeuner et le dîner.

• • •

M. et Mme V. Barnabé, de Letellier, Man., étaient en promenade chez M. Ed. Leclair, depuis une couple de semaines. L'étaient aussi M. et Mme Jos. Lachance et E. Leclair, de Saint-Eustache, Man.

• • •

Mme A. Saurette, de Letellier, Man., a passé deux semaines chez sa fille, Mme Wilfrid Leclair. Comme le temps est vraiment beau, ça encourage les visiteurs.

• • •

Les beaux champs de blé ont belle apparence.

Brise de l'Ouest.

LA BROQUERIE

Mardi le 8 août aura lieu le mariage de M. Joseph St-Jacques, orfèvre et mécanicien, et Mlle Aurélie Duhamel, modiste de La Broquerie. Nous espérons que la Providence nous enverra pour ce beau jour du bonheur et un temps idéal pour les nouveau mariés.

Ce mariage aura lieu à dix heures du matin avec messe solennelle pendant laquelle chanteront MM. Rocan, Beaupré, Paradis et Charles Beaupré. Il y aura musique par Mme Alex.-Philippe St-Laurent. M. l'abbé Alex. Giroux donnera la bénédiction nuptiale. Les mariés feront un voyage de noces à la paroisse voisine, chez le frère de la mariée.

Nous leur souhaitons du succès et du bonheur et nous espérons que ce souhait se réalisera.

BROAD VALLEY

Nous avons le plaisir d'apprendre la nomination de M. Jos. Poncelet, comme inspecteur des mauvaises herbes pour notre région; son district s'étend le long de la ligne du C. N. R., depuis Chatfield jusqu'à Hodgson. Messieurs les collectionneurs de chardons canadiens, de Russie et autres, prenez garde à vous.

• • •

Le contrat pour la bâtisse de l'école du district St-Hébert, a été adjugé à M. Félix Hébert qui, nous en sommes sûrs, va faire tous ses efforts pour mener à bien cette entreprise.

• • •

La distribution des vaches dont le gouvernement manitobain fait l'avance aux "homesteaders" mariés, vient d'avoir lieu à Broad Valley.

Ces vaches ont été réparties comme suit: M. Jos Lavallée: 4 vaches et 2 veaux; M. Jos. Poncelet: 4 vaches; M. Albert Morissette: 3 vaches et 1 veau; M. Edmond Saelens: 2 vaches et 2 veaux; M. Victor Thiénot: 3 vaches et 1 veau; M. Olendor Jubinville: 3 vaches et 1 veau; M. John Letarte: 2 vaches.

C'est une bonne aubaine pour notre région qui se prête à merveille, pour l'élevage avec ses immenses prairies qui entourent le lac et ses bois remplis de pois sauvages. Ces vaches sont, en général, de belle apparence, et l'avenir nous dira si leur qualité égale leur beauté. En attendant, nos braves colons, noyés sous cette avalanche de lait, font des rêves de fortune et bâtissent des châteaux en Espagne. N'allez pas si vite; prenez garde aux tournants.

Le Parigot.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Départ de M. l'abbé J.-A. Chevalier

Décidément, la paroisse de Sainte-Anne passe par des épreuves bien rudes, et, sans en chercher la cause, disons tout de suite que ses habitants en sont tout bouleversés. "Abyssus abyssum invocat", nous dit David dans l'un de ses psaumes immortels; et l'on peut dire que c'est, à la lettre, ce qui se passe ici.

Hier, la Révérende Soeur Berthiaume nous quittait, ayant à remplir une mission de tout premier ordre auprès de ses supérieures majeures; aujourd'hui c'est M. le Vicaire qui va demander au bienveillant climat du Colorado d'améliorer sa santé délabrée; et demain, peut-être!... oh! ne nous arrêtons pas aux idées sombres: il est trop pénible de penser à l'épée de Damoclès; espérons plutôt que de nouveaux malheurs ne viendront pas s'ajouter aux anciens!...

Mardi dernier, à la suite de la messe de clôture des Quarante-Heures, une adresse, dont on peut lire le texte plus bas, fut présentée à M. l'abbé J.-A. Chevalier, depuis quatre ans vicaire à Sainte-Anne. Décrire les impressions de tous les assistants, venus nombreux ce jour-là, est chose impossible. M. le Vicaire lui-même eut peine à répondre à l'adresse, non que la chose lui fut difficile, car l'éloquence du coeur ne lui a jamais manquée, mais bien à cause de son émotion très sensible.

Un joli bréviaire lui fut offert, comme souvenir, par les paroissiens; et les enfants de Marie dont il était le chapelain dévoué, lui présentèrent une riche ampoule pour servir à l'administration du sacrement des mourants.

Le lendemain, mercredi, M. le Vicaire, escorté d'une foule nombreuse, prenait le train dans la direction des Trois-Rivières, où il passera quelques jours auprès des siens, avant d'entreprendre le long voyage qui le conduira au Colorado.

Donc, il est parti. Nous n'en sommes que plus libres pour parler de lui, non que nous ayons à le blâmer en quoi que ce soit, mais nous ne voulions pas blesser son humilité en faisant plus tôt le récit de ses oeuvres bénévolentes.

Ce qu'il convient de faire remarquer au tout premier point, c'est l'entente admirable qui régnait entre son curé et lui. Jamais le moindre mot de blâme, de désapprobation ou de critique; ce qui est admirable, si l'on tient compte de ce que dit le vénérable Père Libermann: "Il est bien difficile de se soustraire au contact douloureux des hommes; si deux anges étaient appelés à vivre ensemble selon la condition humaine, vingt-quatre heures ne se passeraient pas sans nuages". Contrairement à ce que disait le bon Père, les deux chérubins de Sainte-Anne s'accordaient très bien. Ah! si l'on pouvait couper les ailes à de tels anges, on les empêcherait peut-être de s'envoler!

Et que dirai-je de lui par rapport à son ministère? Ce qu'on a dit du Maître dont il s'est efforcé d'être une fidèle copie: "Pertransiit benefaciendo". Oui, il a passé en faisant le bien, séchant les larmes, relevant les faibles, stimulant les lâches et les pusillanimes, arcboutant ceux qui penchaient vers la ruine morale. Jésus pourra lui dire au jour du jugement les paroles qu'il inspira au poète:

"J'ai lu, grâce à ta main fidèle,
"Aux coeurs, mon nom, aux fronts, le signe du chrétien;
"Je sais écrire aussi, Moi, ton Maître et Modèle:
"Prêtre, épelle en mon coeur; lis ce nom: c'est le tien."

En un mot, le plus bel éloge qu'on puisse faire de M. Chevalier, c'est qu'il fut, à Sainte-Anne, un prêtre selon le coeur de Dieu; c'est ce qu'il continuera d'être partout et toujours: son passé nous en donne le garant.

Nous lui souhaitons bon voyage, prompt rétablissement et prochain retour au village manitobain où il a laissé une partie de son coeur et où il disait lui-même avoir passé les plus beaux jours de sa vie

Un paroissien.

* * *

Adresse

Monsieur le Vicaire,

Vous allez nous quitter. C'est avec regret que nous l'avons appris. Au moment des plus cruelles séparations l'âme la plus affectueuse se tait de douleur et les rares paroles qu'elle bégaye ne sont que des mots d'une navrante tristesse, n'exprimant pas tous les sentiments dont elle est remplie.

Monsieur le Vicaire, les quelques paroles désordonnées que nous vous dirons, vous les comprendrez; car, aussi bien que celui qui s'en va, ceux qui restent ont des sentiments qu'ils ne peuvent exprimer que bien imparfaitement, mais qui n'en sont pas moins sincères.

D'abord, veuillez accepter le témoignage d'une franche affection. Oui, nous vous aimons. Que le coeur a de cruels mystères pour ne dire son amour qu'à celui dont il se sépare! Nous vous aimons parce que vous nous avez beaucoup aimés. Ce que vous avez fait pour nous en est un témoignage éclatant; malheureusement, ce que nous avons fait pour vous est peut-être beaucoup plus terne.

Tout en étant le compagnon agréable de chacun, vous avez été le coeur qui partage la souffrance des autres, et par vos actes, vous n'avez cessé de redire la parole du Maître: "Venez à moi, vous tous qui souffrez."

Pour tous vous étiez celui qu'on ne désigne pas d'un nom de famille: nous ne vous connaissions que sous le nom de Monsieur le Vicaire,, comme l'enfant ne connaît son père que sous le nom de "Papa".

Nous désirions ardemment ne vous connaître que sous ce nom, mais la séparation s'impose et nous en comprenons les raisons. Le corps est au service de l'âme: il en est l'instrument. Il doit être d'autant plus fort qu'il sert une âme forte. Nous souhaitons donc la restauration complète de votre santé afin que vous puissiez correspondre à toutes les ardeurs de votre âme. Dieu sait combien seront consolés! car celui qui a beaucoup souffert sait mieux consoler.

Veuillez donc, Monsieur le Vicaire, accepter l'expression de notre sincère affection, de nos légitimes regrets, et que le modeste souvenir que nous vous offrons soit le symbole de l'immortel et reconnaissant memento qui garderont toujours pous vous

Les paroissiens de Sainte-Anne.

• • •

La fête nationale

Le programme des jeux et des vainqueurs.

Course de 25 verges pour dames: 1er Mme Jos. Bérard; 2me Mme Jean Gauthier.

Enfoncer des clous: dames: Mme Boniface Perreault; Mlle M.-A. Lacoste; Mme Alp. de Montigny.

Course avec oeuf dans une cueiller: dames: Mme Boniface Perreault; Mlle Blanche Désautels; Mlle Maria Bleau.

Planter la chevillette à un pas: Harmy Benoit; Emile Benoit.

Course aux patates: Joseph Lacoste; H. Benoit.

Saut à pieds joints: E. Benoit; Andrew Benoit.

Course de 100 verges: J. Lacoste; Philias Tougas; M. Lucas.

Course sur une jambe: M. Lucas; E. Benoit.

Manger un biscuit et siffler le plus tôt: J. Lacoste; H. Benoit; M. l'abbé Deschambeault.

Course à la brouette: J. Lacoste et Jos. Bérard; H. Benoit et A. Vandal.

Course les mains derrière la tête: M. Lucas; J. Lacoste.

Course des hommes gras: E. Benoit; Rév. Frère Jules.

Course les bras croisés: M. Lucas; J. Lacoste; Ph. Tougas.

Course de reculons: J. Lacoste; Alex. Richard; A.-G. Toews.

Planter la chevillette: E. Benoit; J. Bérard.

Course "hop, step and jump": E. Benoit; Jos. Lacoste.

Course hommes et dames: Mme G. Pelland et E. Benoit; Mlle H. St-Laurent et H. Benoit; Mme J. Gauthier et B. Perreault.

Course de 50 verges pour enfants: Jules Grouette; J.-B. Grouette; Rosario Lacoste.

Course sur une jambe: J. Grouette; J.-B. Grouette; J. Bernier.

Course à quatre pattes: R. Lacoste; J. Grouette; Th. Pattyn.

Course dans un sac: R. Lacoste; R. Vandal; J. Grouette.

Course à trois jambes: Th. Pattyn et J. Grouette; A. Vandal et J.-B. Grouetet.

Course de 50 verges: Edmour Blanchette; A. Vandal; J.-B. Grouette.

Course garçons et fillettes: Hermance Désautels et R. Lacoste; M.-L. Grouete et Ed. Blanchette; Jeanne Girard et A. Lane.

X.

OTTERBURNE

Mme Marcelin et sa fille Emilienne, ainsi que Mlle Hélène Bruneteau, de Saint-Boniface, sont actuellement en promenade chez Mme Saltel.

• • •

M. Herménegilde Carrière doit bientôt s'acheter une automobile. Décidément, cela est contagieux.

Cherche qui.

SAINTE-ROSE DU LAC

Ecole de Lamennais

L'examen de notre école a eu lieu mardi le 4 juillet dernier, au milieu d'une nombreuse assistance. Notre bon curé, M. l'abbé Beauregard, a bien voulu présider notre petite séance, et messieurs les Commissaires avaient eu la délicatesse de faire venir des prix qui ont été distribués aux élèves qui les avaient bien mérités.

Le Rév. M. Beauregard offrit deux jolies statuettes pour les prix d'excellence et de catéchisme

Les parents parurent bien satisfaits des progrès que firent leurs enfants sous la direction de Mlle G. Trottier, puisqu'ils retinrent les services de leur jeune maîtresse pour la présente année scolaire. Cette dernière se sentit très émue lorsqu'elle se vit présenter une adresse par les plus vieux de ses élèves. Elle les remercia avec tendresse et se sépara d'eux en leur souhaitant une bonne et longue vacance.

Une abonnée.

• • •

Ce'st par un temps magnifique qu'a été célébrée, cete année à Sainte-Rose, la fête nationale du 14 juillet.

Dès le matin, les drapeaux français et anglais flottaient sur les maisons du village; chacun avait tenu à témoigner sa sympathie et son admiration pour la France qui a sauvé l'Europe de la servitude, grâce à la vaillance et à la ténacité de ses poilus.

Dès avant midi, les fermiers arrivaient en foule au village, et on les voyait bientôt arborer à leur boutonnière une cocarde tricolore que leur vendaient de charmantes jeunes filles, portant, pour la circonstance, le brassard de la Croix Rouge.

Voici quel était le programme de la fête:

A 9 heures, messe pour la victoire.

A partir de 1 heure et demie, jeux divers: Courses à pied, courses de chevaux, balle au camp, cinéma.

La journée ayant été une des plus chaudes de l'année, bière, limonade ont coulé à flot, et notre grand limonadier, M. Jean Bourgeois, avait grand'peine à servir ses clients.

Les recettes nettes de la journée, tant en souscription qu'en vente de cocardes et de rafraichissements, se sont montées à $202, et ont été déposées par les soins du président du comité, M Jos. Hamelin, au siège de la Croix Rouge, à Winnipeg.

C'est avec grand plaisir que je remercie, au nom du comité, tous ceux qui ont assisté à cette fête, et qui ont ainsi contribué à apporter un peu de soulagement et de confort à tous ces héros, qui versent leur sang pour la défense de nos biens menacés.

* * *

Le Comité Paroissial de Sainte-Rose pour la défense de la langue française a été définitivement constitué et se compose comme il suit:

Président: J.-B. Pichot.
Vice-Président: Dr Gosselin.
Secrétaire: J.-E. Langevin.
Directeurs: Al. Hamelin et E. Houde.

• • •

M. Fr. Guyot a été nommé commissaire d'école pour le district de Sainte-Rose, en remplacement de M. C. Tucker, dont le mandat était expiré.

Nous adressons nos félicitations à M. Guyot, et nos remerciements à M. C. Tucker, qui s'est toujours beaucoup intéressé à la question des écoles, et que nous savions être en faveur des écoles bilingues.

Junior.

SAINTE-AMELIE

Dans l'après-midi de l'inoubliable fête de Sainte-Rose du Lac, le 13 courant, Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, a daigné acquiescer aux désirs de M. le curé de Sainte-Amélie en acceptant de venir faire une courte apparition dans sa paroisse. Les Rév. MM. D.-A. Beauregard, E. Halde et J. Bertrand accompagnaient Sa Grandeur. M. Z.-H. Rhéaume et M. A. Therrien eurent la complaisance de mettre leur automobile à la disposition de Monseigneur et de sa suite. Nous regrettons sincèrement de n'avoir pu ménager au très digne successeur de Mgr Langevin une démonstration publique à laquelle tous les paroissiens auraient été si contents de prendre part.

L'avant-veille, le message d'une personne bien intentionnée mais mal informée ne nous permit pas d'entrevoir la possibilité de la visite de Monseigneur. Aussi la réception a été des plus modestes. Tandis que Mgr l'archevêque se reposait un peu au presbytère, M. Joseph Molgat vint lui souhaiter la bienvenue au nom de tous les paroissiens. Mme J. Molgat, M. et Mme Marius Roche étaient aussi de l'heureux groupe venu pour saluer Monseigneur. Un petit ange, dans la personne de Cécile Molgat, offrit à Sa Grandeur un joli bouquet de fleurs.

Que Mgr l'Archevêque daigne recevoir par la voie de la **Liberté** nos très respectueux remerciements pour l'honneur qu'il a fait à Sainte-Amélie en venant visiter la place.

* * *

Mme J.-H. McDonald, de Norwood, est en visite chez son frère M. Fr. Carrière, instituteur. C'est décidé qu'elle va prolonger son séjour chez nous. Il fait si bon respirer l'air de la campagne!

• • •

Le Rév. M. E. Halde, curé d'Elie, et M. Z.-H. Rhéaume étaient de passage au presbytère jeudi dernier.

• • •

M. T. Pelland et M. J. Verrier, qui étaient les hôtes de M. Josaphat Bonin, ont repris le chemin de Saint-Antoine d'Aubigny. Nous les reverrons, car ils sont partis enchantés de leur promenade.

• • •

La récolte de fraises est vraiment fabuleuse chez nous. On en vend, on en donne et surtout on en mange! Puisse la récolte de grains être aussi abondante! Les apparences, jusqu'à présent, nous en donne l'espoir.

Olivier.

SAINTE-GENEVIEVE (Saltel)

Pour la première fois depuis l'établissement de notre mission, le 25 juin nous avions la procession du Très Saint Sacrement. La joie était grande pour tous. Aussi chacun voulut donner son coup de main pour rendre la fête aussi belle que possible. La route fut balisée pour tout le parcours de la procession et les reposoirs, malgré notre pauvreté, étaient vraiment beaux.

Nous avons cru un moment être désappointés. Une pluie fine commença à tomber pendant la messe, mais le Rév. M. Beaudry, notre dévoué curé, n'a pas voulu que nous nous soyons préparés pour rien, et nous donna l'ordre de la procession, qui fut comme suit:

Drapeau français, porté par M Jacques-W. Desrosiers, suivi de la croix et de deux acolytes. Six petites filles portant des corbeilles de fleurs; les jeunes filles, les femmes mariées. Venait ensuite le Très Saint Sacrement. Etaient porteurs du dais, quatre des plus vieux résidents de la place: MM. Norbert Saltel, père, Auguste Legal, Olivier Gauthier, Jean Belisle. Les chantres suivaient, sous la direction de M. L'Abbé, qui nous a fort étonnés par sa maîtrise du plain-chant; les hommes mariés, les jeunes gens.

On se rendit d'abord à la fromagerie de M. A.-W. Dumaine, où il y avait un reposoir préparé avec on en peut plus de goût, grâce au concours de nombreuses personnes qui se sont dévouées pour cette oeuvre. De là on se rendit chez M. A. Parent, marchand, où il y avait aussi un magnifique reposoire. La pluie augmenta alors au point que nous retournâmes à l'école — qui se trouve être notre chapelle pour le moment — sous une véritable averse. L'ordre et le recueillement ne cessa de régner dans tout le parcours de la procession. Nous nous souviendrons longtemps de cette fête et disons un beau merci à notre bon curé.

• • •

Le 14 juillet, M. et Mme Jos.-W. Desrosiers avaient la visite de leurs neveu, le Rév. M. Laurin, nouvellement ordonné prêtre, ce qui nous valut d'avoir la messe le samedi et le dimanche, aubaine que nous ne refusons pas, n'ayant la mission qu'une fois par mois. Etaient aussi de passage ici: Mlles Philomène et Rose-Alba Desrosiers et Mlle M.-A. Laurin, soeur et nièce de M. Desrosiers.

• • •

Etaient aussi en promenade par ici, chez M. J. Belisle, sa fille, Mme Plante, de Saint-Boniface. Chez M. Paul Ross, sa fille, Mme Landry, de Saint-Norbert.

• • •

Encore une joie pour nous, c'est que M. le Curé nous arrive dimanche le 23 au soir pour donner une quinzaine de catéchisme à nos enfants. Il faut être privés comme nous le sommes pour apprécier le zèle et le dévouement d'un prêtre pour ses paroissiens.

Plume brisée.

LETELLIER

Les dernières pluies donnent aux fermiers l'espérance d'une belle récolte.

* * *

Mme M. Sabourin, de Saint-Boniface, est arrivée avec ses deux fillettes pour passer quelques jours chez sa soeur Mme Robert.

• • •

Lundi dernier Mlle Marie Saurette se rendait passer une journée à Sainte-Agathe pour y faire la distribution des prix.

• • •

Samedi dernier, MM. Louis et Paul Saurette se rendaient à St-Pierre saluer quelques parents. Ils sont revenus lundi soir.

• • •

Mme Joseph Jutras a le plaisir d'avoir sa soeur, Mme Dodd, pour passer quelque temps avec elle.

• • •

Dimanche dernier nous avions le plaisir d'avoir parmi nous M. et Mme Norbert Jutras, et quelques amis venus en auto de Winnipeg.

M. le Curé Jutras nous a quitté il y a quelque temps pour aller visiter ses parents dans la province de Québec. Espérons qu'il nous reviendra sous peu.

* * *

M. A. Manseau et M. E. Cadieux ont fait l'acquisition de résidence au village. Bienvenue!

* * *

Enfin le résultat si longtemps attendu des examens a paru. Pas un nom des élèves présentés à Letellier ne manquait sur la liste, et plusieurs se trouvaient au tableau d'honneur.

Les examens de musique du Trinity College ont été aussi un vrai succès. Nos félicitations aux élèves. Nos remerciements aux bonnes institutrices, les religieuses de Notre-Dame des Missions.

* * *

Un de nos citoyens s'absenta la semaine dernière. Où allait-il? C'était un secret.... Il nous revint vendredi soir, mais pas seul. Et dimanche à la grand'messe nous saluions M. et Mme Zacharie Lemire. Nos félicitations et nos meilleurs voeux de bonheur leur sont présentés.

Fleur de Blé noir.

UN LOUP-GAROU

Le loup-garou jouait autrefois un grand rôle dans la croyance populaire. Le 14 juillet 1766, la "Gazette de Québec" publiait la "peur" suivante:

"L'on apprend de Saint-Roch près du cap Mauraska, (Kamouraska), qu'il y a un loup-garou qui court les côtes sous la forme d'un mendiant, qui, avec le talent de persuader ce qu'il ignore, et en promettant ce qu'il ne peut tenir, a celui d'obtenir ce qu'il demande. On dit que cet animal, avec le secours de ses deux pieds de derrière, arriva à Québec le 17 dernier, et qu'il en repartit le 18 suivant, dans le dessein de suivre sa mission jusques à Montréal. Cette bête est, dit-on, dans son espèce, aussi dangereuse que celle qui parut l'année dernière dans le Gévaudan; c'est pourquoi l'on exhorte le public de s'en méfier comme d'un loup ravissant".

Le 10 décembre de l'année suivante, la "Gazette de Québec" revenait encore avec son histoire de loup-garou:

"De Kamouraska, le 2 décembre, nous apprenons qu'un certain "loup-garou", qui roule en cette province depuis plusieurs années, et qui a fait beaucoup de dégât dans le district de Québec, a reçu plusieurs assauts considérables au mois d'octobre dernier, par divers animaux que l'on avait armés et déchaînés contre ce monstre, et notamment, le 3 de novembre suivant, qu'il reçut un si furieux coup par un petit animal maigre, que l'on croyait être entièrement délivré de ce fatal animal, vu qu'il a resté quelque temps retiré dans sa tannière au grand contentement du public. Mais l'on vient d'apprendre, par le plus funeste des malheurs, que cet animal n'est pas entièrement défait, qu'au contraire il commence à reparaître plus furieux que jamais, et fait un carnage terrible partout où il frappe. Défiez-vous donc tous des ruses de cette maligne bête, et prenez bien garde de tomber entre ses pattes".

"Revue Populaire."

LES PREMIERS POELES AU CANADA

Dans les anciens temps, nos pères n'avaient pas même de poêles, ces ustensiles si nécessaire au ménage. Il leur fallait se contenter d'un feu de cheminée.

Les premiers poêles étaient loin d'avoir l'élégance et la variété de formes des poêles d'aujourd'hui qui sont un véritable ornement, même pour les salons, quand toutefois ils ne sont pas remplacés par le luxe des fournaises. C'étaient de grosses masses de fonte; aux quatre faces presque sans ornements, au-dessus uni, n'ayant qu'un seul pont ou qu'un seul étage et le tout supporté par quatre grosses pattes de chien. Les poêles à deux ponts ne remontent pas à plus de 60 ans dans els campagnes. (Ceci a été écrit en 1887.) Comme accompagnement obligé, il y avait un fourgon en fer, et souvent aussi un fourgon en bois pour attiser le feu, et puis une casserole de tôle dans laquelle étaient ordinairement les petites pincettes pour prendre le charbon dont on se servait pour allumer la pipe; car les allumettes simplement souffrées, qu'on regardait alors comme une grande amélioration ne sont venues que vers 1835 et les allumettes chimiques plus tard.

Abbé Charles Trudelle.
"Paroisse de Charlesbourg."

DANS LE MONDE

Succès russe dans le Caucase

Petrograd, 20. — On annonce aujourd'hui officiellement la capture de Kugi, ville importante du Caucase. C'est une jonction de grands chemins qui donnera aux Russes des avantages stratégiques.

Prêt à reprendre la mer

Baltimore, 20. — Le "Deutschland" est prêt à reprendre la mer mais son équipage est fort craintif. Plusieurs vaisseaux de guerre français et anglais surveillent la côte.

73 victimes

Asheville, N.-C., 20. — On porte à 73 le chiffre des victimes dans l'inondation qui a ravagé cette région.

Avance des Français

Londres, 20. — Un violent combat se poursuit toujours sur la Somme. Les troupes anglaises ont conquis du terrain dans le bois de Delville et à Longueval.

Paris, 20. — Les Français ont hier soir fait des attaques sur les deux côtés de la Somme. Au nord des tranchées ont été conquises dans le secteur d'Hardecourt, tandis qu'au sud toutes les tranchées allemandes entre Barleux et Soyecourt sont tombées entre les mains des troupes françaises.

La lutte se poursuit toujours autour de Verdun. Les Français ont fait un peu de progrès à l'ouest de Thiaumont et capturé une forte position allemande au sud de Fleury, ainsi que 150 prisonniers

Les Russes en Arménie

Petrograd, 21. — Les troupes russes ont capturé la ville de Gumuskhaneh, 45 milles au sud-ouest de Trébizonde, dans l'Arménie Turque.

Berlin inquiet

Londres, 21. — Selon différents rapports de Rome, l'offensive russe a été reprise dans les Carpathes, à Koel, Vladimir-Volynski et dans le secteur de Riga. Il est clair d'après les commentaires des autorités de Berlin qu'on doute de la puissance des forces allemandes à résister à ce choc toujours répété.

L'avance se poursuit toujours

Londres, 21. — Au nord de Bazentin et de Longueval, nos troupes ont pénétré dans le bois de Foureaux. Les Allemands ont réussi dans une contre-attaque à reprendre une partie de ce bois.

Les Français repoussent une contre-attaque

Paris, 21. — Les Allemands ont fait hier une violente contre-attaque contre les positions conquises au sud de Soyecourt, mais ils ont été repoussés en désordre et avec de lourdes pertes.

Sur le qui-vive

Bridgeport, Conn., 22. — Plusieurs navires alliés sont au large du cap Henry attendant le départ du sous-marin allemand Deutschland.

A Londres même

Londres, 22. — On vient de découvrir à Londres qu'un prétendu jardin japonais appartenait à un Allemand américain et qu'on y avait construit des plate-formes permettant l'installation de gros canons qui auraient commandé les principaux chemins de fer conduisant à Londres.

On y transporte 340,000 hommes

Londres, 22. — On calcule que les Allemands ont durant la dernière semaine transporté 340,000 hommes sur ce front afin de bloquer la grande offensive anglaise et française.

Les Russes avancent de 12 milles

Londres, 24. — Selon une dépêche de Petrograd, les Allemands ont été refoulés de 12 milles sur le front de Riga. Les Russes déclarent qu'ils ont avancé sur un front de trente milles entre le golfe de Riga et Uskull.

Les Russe consolident leurs positions.

Pas d'appel pour Casement

Londres, 24. — Sir F.-E. Smith a signifié à Casement qu'il ne pouvait pas lui permettre d'en appeler aux lords de la décision du tribunal qui l'a condamné à mort.

29,424 officiers

Londres, 24. — Jusqu'ici l'armée anglaise a perdu en tués, blessés et prisonniers, 29,424 officiers.

Un crédit de $2,250,000,000

Londres, 24. — Le premier ministre a aujourd'hui demandé aux communes de lui voter un crédit de deux millards et un quart.

On ne s'accorde pas

Londres, 24. — Comme il n'y a pas d'entente sur le bill établissant un gouvernement provisoire en Irlande, M. Asquith a déclaré qu'il ne le présenterait pas.

Il survole Berlin

Paris, 24. — L'aviateur français Marchal a survolé Berlin. Il a volé sans arrêt 807 milles. Il a dû descendre en Pologne et a été capturé par les Allemands.

Les Anglais capturent Pozières

Londres, 24. — Les troupes anglaises ont capturé une bonne partie du village de Pozières. Elles ont aussi gagné un peu de terrain près de Guillemont.

DANS L'EST

Violente tempête

Chutes Shawinigan, 20. — Une violente tempête s'est déchaînée hier sur notre ville. Plusieurs maisons ont été frappées par le tonnerre. L'édifice de la Cie Northern Ammunition a subi de très importants dommages. La maison de l'ex-maire Frigon a été incendiée par la foudre.

En manches de chemise...

Montréal, 20. — La chaleur est telle que les membres du Bureau de Contrôle et les échevins ont siégé hier en manches de chemise.

Collision sur le Saint-Laurent

Québec, 20. — Un charbonnier a frappé le cabotier "L'Etoile" en face de Portneuf. Les passagers et l'équipage sont saufs. Le capitaine a eu le bras fracturé.

Pourquoi lui et pas les autres

Montréal, 20. — Le soldat Henri Beauvais qui comparaissait devant le juge Leet pour s'être absenté sans permission de son régiment depuis le 6 janvier dernier, devra retourner à son régiment ou reprendre sa liberté première si les autorités militaires n'en veulent plus. Le juge Leet a refusé de condamner ce jeune homme quand "mille à quinze cents soldats flânaient dans les rues, pendant que les autorités ne font rien pour les arrêter".

Requête de Lavergne

Québec, 20. — Armand Lavergne demande de faire relever du service militaire un jeune homme de dix-neuf ans, du nom d'Arseneault, enrôlé sous de fausses représentations avec la promesse formelle de ne pas servir en dehors du pays. Il est de plus tuberculeux et il lui manque le pouce et l'index de la main droite.

Tempête dans l'Ontario

Douro, Ont., 20. — Le tonnerre a ici frappé une clôture près de laquelle dormaient quinze chevaux. Trois juments ont été tuées.

La chaleur à Montréal

Montréal, 20. — La chaleur se maintient toujours terrible. Deux personnes sont mortes aujourd'hui d'insolation. Le vent souffle à peine huit milles à l'heure. A minuit le thermomètre marque 80 degrés.

Sévèrement condamné

Ottawa, 21. — Le soldat Joseph Maheu, du 230me Voltigeurs, a été condamné à deux ans de pénitencier. Maheu a affirmé qu'il avait déserté parce qu'il ne comprenait pas les ordres en anglais et qu'ainsi il était trop souvent puni.

La population française ici est fort indignée de cette condamnation. C'est être trop sévère quand l'on n'agit point contre les déserteurs du camp Borden.

M. Sévigny s'enrôle

Ottawa, 21. — On annonce que M. Albert Sévigny, président de la chambre, va s'enrôler. Il suivra d'abord un cours d'officier.

Emule d'Arsène Lupin

Montréal, 21. — La police vient de coffrer un nommé Chapleau qui aurait donné des points à Arsène Lupin. Le détective Lorrain déclare qu'il n'a jamais entendu parler de pareil escroc. Le nombre de ses victimes augmente chaque jour. Il est déjà prodigieux.

Sam Hughes est innocent

Ottawa, 21. — Les juges Duff et Meredith viennent de présenter leurs rapports sur l'enquête des fusées. Le rapport affirme que Sir Sam Hughes ne connaissait rien des transactions. Allison a tenu une conduite injustifiable.

DANS L'OUEST

Elle réclame $25,000

Winnipeg, 20. — Mme Israel Steele, dont le mari fut tué par la chute d'un abri "safety isle", réclame de la ville de Winnipeg la somme de $25,000.

Ils feraient la grève

Winnipeg, 20.—On rapporte que les "ennemis" internés dans l'Ouest menacent de déclarer la grève si le gouvernement ne les paient pas plus pour leur travail.

Trente sous la livre

Winnipeg, 20. — La récolte de laine de la province du Manitoba a été vendue par le gouvernement au prix de trente sous la livre. Ce prix n'est pas aussi élevé que celui obtenu dans l'Est du Canada. Cela s'explique par le fait que la laine de l'Est est dans un meilleur état que celle de l'Ouest. Cela est dû au fait qu'ici la laine a souffert de la pluie. Les fermiers qui ont eux-mêmes vendu leur laine n'ont pas obtenu plus que 22 à 28 sous.

Il a un effectif de 700 hommes

Winnipeg, 20. — Le 223me bataillon canadien-français a un effectif de 700 hommes. Ses cadres seront bientôt complétés.

De la grêle à Vonda, Sask.

Vonda, Sask., 20. — Un formidable orage de grêle a ravagé ce district. Des milliers d'acres de blé ont été ruinés, des cheminées ont été culbutées et nombre d'édifices endommagés.

Il retourne à Pittsburg

Saint-Boniface, 211. — Depuis une douzaine de jours le frère Joseph, principal de l'Académie Provencher, déplorait la perte d'un superbe pigeon voyageur, don d'un ami de Pittsburg. Une lettre lui apprenait ces jours derniers l'arrivée à Pittsburg du pigeon en question.

Courtenay rasé par le feu

Courtenay, C.-B. — Une grande partie de notre ville a été détruite, hier soir, par un incendie. Les pertes atteindront plusieurs milliers de piastres.

Trois piastres chaque vote

Regina, Sask., 22. — C'est par un maigre vote que l'électorat a approuvé hier les deux règlements qu'on lui soumettait. 9,083 voteurs avaient droit de vote, mais 177 seulement s'en sont prévalu. On estime à trois piastres le coût de chaque vote.

La loi est dure

Brandon, 24. — M. Sutherland a été condamné à $500 d'amende ou six mois de prison pour vente de boisson. Il devra encore payer $200 pour avoir eu de la boisson en sa possession. Trois autres individus devront payer une amende de $300 ou faire six mois de prison. Ils ont été trouvés coupables de vente de boisson. Un autre, aussi coupable de la même offense, payera une amende de $200 ou fera deux mois de prison.

Prêtre arrêté

Saskatoon, 24. — Le R. P. T. Nandzik, accusé de sédition, a été remis en liberté moyennant un cautionnement de $10,000.

Double noyade à Kenora

Kenora, Ont., 24. — Mlle K. Horan et Norman Lee ont perdu la vie dimanche durant une excursion au Lac des Bois. Norman Lee tenta de porter secours à Mlle K Horan.

SUR LE FRONT ONTARIEN

(Le Devoir)

Ottawa, le 28 juin.

Je voudrais évoquer ce soir l'une des scènes les plus émouvantes que j'aie vues, et je n'ai que le temps de vous jeter quelques notes incomplètes et rapides.

Nous arrivons de Green Valley. Ce matin, dans la petite école du Sacré-Coeur, où se pressaient, avec les cinquante élèves de Mademoiselle Florence Quesnel, les commissaires actuels, les anciens commissaires condamnés à l'amende pour délit d'enseignement du français, les pères et les mères de famille et les délégués de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal, nous avons assisté à la distribution des prix offerts par la Saint-Jean-Baptiste aux élèves de l'école libre. Le milieu, cette petite école aux murs recouverts de carton piqué de clous, la présence des enfants, des parents, de l'institutrice qui ont joué dans cette dramatique et poignante histoire un rôle de premier ordre, tout faisait battre le coeur et monter les larmes aux yeux. Sur l'arc de sapin dressé à l'entrée de l'école flottaient, comme à la station même de Green Valley, les trois couleurs de France, et je songeais que ces modestes et ces humbles se battent aussi clairement pour la langue et la civilisation françaises que les héros qui meurent sous les murs de Verdun. C'est un lambeau de la France qu'ils défendent en même temps que leurs droits de pères de famille et de citoyens. La France, hélas! le saura-t-elle jamais?

Et ces choses admirables se font avec une telle simplicité! Les uns après les autres, les représentants de la Saint-Jean-Baptiste et les petits élèves disaient à Mlle Quesnel de respect et l'admiration qu'inspirent son courage et son magnique désintéressement. Et l'énergique jeune fille de répondre: Mais, vraiment, je ne pouvais faire autrement et toute autre à ma place eût agi de même. Je suis du pays, j'aime ces petits enfants et les parents veulent bien m'estimer. Je ne pouvais pas quitter mes élèves... Si j'ai fait quelques sacrifices, peu importants, c'est que je comprenais que, pour moi, l'on ne pourrait jamais m'empêcher de parler français, mais que ces petits, peut-être qu'on réussirait à leur faire oublier leur langue... Et alors j'ai pensé qu'il fallait les aider... Elle n'en put dire davantage, l'émotion la tenait à la gorge. Dans la salle beaucoup de femmes pleuraient et maints hommes s'essuyaient les yeux.

C'est avec une égale simplicité que M. Médéric Poirier me racontait comment M. Jean Ménard et lui s'étaient décidés à risquer la prison.

• • •

Mademoiselle Quesnel ait tenu à préparer pour cette petite séance de fin d'année un programme de chant et de déclamations. — Vous voudrez bien l'excuser, disait-elle gentiment. C'est un programme exceptionnel pour une école exceptionnelle...

En fait, le programme avait été fort habilement composé pour souligner le caractère de l'école et l'intention des parents, et j'ai bien regretté que nous n'eussions pas avec nous quelques journalistes anglais de bonne foi. Dans cette école fréquentée par des enfants de sept à quatorze ans, où nos compatriotes sont libres de faire ce qu'ils veulent, où ils paient si chèrement cette liberté, dans cette école où l'inspecteur du gouvernement ne saurait mettre les pieds, nous avons entendu les élèves chanter le "God Save the King" en français et en anglais, passer d'une langue à l'autre avec une étonnante facilité. Ces pères de famille que l'on prétend si hostiles à l'enseignement de l'anglais et que l'on persécute parce qu'ils essaient de conserver leur propre langue, ne profitent de leur liberté que pour faire apprendre les deux langues à leurs enfants, pour les former aux nécessités de leur milieu, tout en leur inculquant l'inébranlable volonté de rester français. Et j'avoue qu'ayant découvert dans la foule, à Alexandria, un journaliste anglais qui sait bien le français, j'ai eu quelque plaisir à répéter qu'en matière de connaissance des deux langues officielles du pays, les petits élèves de Mlle Quesnel sont supérieurs à n'importe quel groupe des universités ontarienes.

• • •

Ces petits enfants seront bilingues, et ils connaîtront d'autant mieux les matières de leur programme qu'on les leur enseigne dans la langue qui leur est la plus familière. Et bilingues, ils seront, est-il besoin de le dire? d'esprit ardemment français. Songez à l'éducation que constituent pour ces enfants le spectacle auquel ils assistent depuis deux ans, les menaces, la persécution directe, leur changement d'école, une scène même comme celle d'aujourd'hui où les représentants de notre plus vieille société nationale viennent apporter à leurs parents, à leur maîtresse, l'hommage public de leur respect et de leur admiration.

Vous connaissez la Prière des petits Ontariens, cette chanson douloureuse et fière qui rappelle les origines du pays, affirme la volonté des petits de rester à jamais catholiques et français et se clôt sur un appel au Dieu de Jeanne d'Arc. Mais, pour en sentir tout le pathétique, il faut l'entendre chanter par les enfants eux-mêmes dans les écoles sur lesquelles s'est abattue la persécution, ou dans un refuge comme cette libre classe de Green Valley. Là, ce matin, la scène tirait les larmes.

• • •

Voici des notes déjà longues, et je ne vous ai rien dit encore des discours prononcés dans l'école. Le fait est que, si pleins de coeur qu'ils fussent, leur puissance d'émotion ne pouvait atteindre à la simple et souveraine éloquence des choses. Et pourtant MM. Gauvreau et Beaupré, les représentants de la Saint-Jean-Baptiste, le rédacteur en chef du **Droit**, secrétaire de la Commission scolaire d'Ottawa, M. Foisy, le secrétaire de l'Association d'Education de l'Ontario, M. Alexandre Grenon, ont parlé avec tout leur coeur. Visiblement, la scène les inspirait et ils ont su louer en termes vraiment beaux le courage des pères et des mères, le dévouement de l'institutrice et donner aux enfants d'énergiques conseils de persévérance pour qu'ils puissent être dignes de leurs parents. — On vous apprend à admirer les grands hommes, s'écriait, la gorge serrée, M. Foisy. Vous n'avez pas besoin d'aller loin dans l'histoire pour trouver des modèles à admirer et à imiter. Regardez tout autour de cette salle, voyez et admirez vos pères et vos mères.... Ceux-là sont dignes de la grande histoire.

Comment clôre dignement cette séance, qui s'était ouverte sur le chant de l'**O Canada**? De la façon la plus simple, de la façon dont s'est close chaque jour la classe de Mlle Quesnel, par la récitation de la prière à Jeanne d'Arc. Et, debout, l'assistance entière, enfants, parents, visiteurs, a redit les suppliantes paroles: **O Christ, ami des Francs! Vous qui, par le bras d'une humble vierge, avez jadis sauvé la France, inclinez vers nous la grande miséricorde de votre Sacré Coeur. Nous vous en prions, par les mérites et l'intercession de la Bienheureuse Jeanne d'Arc que nous choisissons comme patronne, protégez nos institutions, notre langue et notre Roi...**

(On avait précédemment remis aux élèves les exemplaires de la **Croix du Chemin** que leur a offerts, avec dédicace spéciale, la Saint-Jean-Baptiste, et distribué des prix spéciaux offerts par M. le docteur Monfette et M. J.-A.-C. Huot, d'Alexandria.)

• • •

Nos compatriotes de Green Valley, qui nous ont reçus avec une extrême bienveillance, ont voulu profiter du passage chez eux des délégués de la Saint-Jean-Baptiste pour organiser une seconde fête française. Cet après-midi, sur le terrain de M. Ménard, père de l'un des commissaires condamnés, a eu lieu une fort intéressante réunion publique où l'on n'a parlé, naturellement, que des intérêts nationaux, où les délégués ont pu redire à un public plus nombreux leur respect et leur admiration, tandis que nos compatriotes nous répétaient leur infrangible volonté de lutter jusqu'au bout. Cette réunion était présidée par M. le docteur Monfette, d'Alexandria. M. le docteur Gauvreau, M. J.-B. Lagacé, M. V.-E. Beaupré, M. Foisy, M. Grenon y ont successivement pris la parole. Le **Devoir** a si bonne réputation dans le pays et l'on nous y sait un tel degré du peu que nous avons pu faire pour les persécutés que son représentant a dû prendre sa part de chacune de ces réunions.

Il était près de six heures lorsque l'on s'est séparé au chant de l'**O Canada!** emportant de cette magnifique journée un inoubliable souvenir.

• • •

Alexandria n'est qu'à quelques milles de Green Valley. Les seize ou dix-huit cents Canadiens-français de cette petite ville n'ont pas voulu laisser passer les délégués de la Saint-Jean-Baptiste glise.
pe d'égale importance numérique plein air, sous la présidence de M. Joseph Huot, mais je ne puis vous en dire qu'un mot, car le rédacteur en chef du **Droit** et moi-même avons dû la quitter aussitôt après le discours de M. Lagacé, afin d'assister aux premières distributions de diplômes-souvenirs qui auront lieu demain matin à Ottawa.

Mais nous sommes gens de revue et nous aurons l'occasion de parler encore des soldats qui défendent aux tranchées de Glengarry la langue et la civilisation françaises...

Omer Héroux.

FRANCE, BELGIQUE ET CANADA

Trois situations. — Hommages et devoirs. — Nécessité de faire notre part. — Toute abstention, non motivée, serait un crime envers la race.

En aucun temps peut-être il ne fut demandé à l'humanité une plus grande somme de sacrifices et d'héroïques dévouements. La guerre européenne a donné lieu à de splendides manifestations et il n'est pas un seul combattant qui ne soit prêt à faire "sa part" pour prolonger la résistance et, finalement, assurer la victoire de son pays. Nos cousins de France, si calomniés avant la guerre, ont su reconquérir, dans l'estime des nations du monde entier, la place qui leur revient de droit à cause de la supériorité incontestable de leur civilisation et des nombreuses et magnifiques qualités qu'ils possèdent par ailleurs. Ayant à soutenir le plus lourd fardeau de la guerre; ayant à faire face à l'ennemi, arrivé aux portes de la capitale française, ils nous ont donné le spectacle des plus hautes et des plus nobles vertus guerrières et les plus grandes leçons de patriotisme et d'humanité. Inclinons-nous devant les fils de France, sincèrement; ils le méritent.

La petite Belgique, si fièrement dressée en face des Allemands, envahie, ravagée, mise à feu et à sang, mais toujours indomptable et irréductible dans sa volonté de demeurer indépendante et respectée, ne nous offre pas un exemple moins beau et moins digne de nos hommages et de notre admiration.

Depuis le début de la lutte pour le français dans l'Ontario, nous assistons à un autre singulier et émouvant spectacle. Inutile de revenir sur les diverses phases de cette lutte: elles sont connues de tous. Nous nous bornerons à représenter à nos lecteurs les quelques considérations suivantes. Elles s'imposent, croyons-nous.

Nous avons tous sursauté d'indignation et tressailli de colère quand les projets des ennemis du français nous ont été dévoilés; quand nous avons connu l'inqualifiable traitement qu'ils prétendaient imposer aux nôtres, de même que nous avons été émus, conquis par l'attitude si digne, si fière et si généreuse des Canadiens-français persécutés. Dans un élan de tout notre être, nous les avons assurés de notre ardente sympathie et de notre concours dans la lutte, conscients d'accomplir là un acte nécessaire et rigoureusement prescrit par les liens qui nous unissent. Sans doute, l'appui moral que nous avons offert est appréciable et nos frères ontariens sans les saluer à leur tour. Une très belle et fort nombreuse réunion publique a eu lieu ce soir en d'argent indispensables pour soutenir et continuer la lute. Déjà, un grand nombre d'entre nous se sont acquittés de leur redevances envers nos glorieux "blessés", et les sommes perçues ont permis de faire face aux dépenses passées. Mais les besoins augmentent en raison même de l'introduction de la cause devant le Conseil privé. De plus, il faudra réouvrir les écoles à l'automne, payer des professeurs et l'entretien de ces écoles, etc., etc. Où l'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario prendra-t-elle l'argent nécessaire à cet effet? On l'a dit fort justement: "Cet argent, nous tous, membres de la grande famille canadienne-française, nous avons le devoir de le lui fournir dans toute la mesure où il lui fait défaut". Sachons donc faire notre devoir en face des nécessités de l'heure et de l'intention, clairement manifestée des persécuteurs, de continuer la lutte injuste qu'ils nous font. Toute abstention, non motivée, de notre part, serait un crime envers la race.

M. Emile Girard, trésorier-général de l'A. C. J. C., 10, rue St-Jacques, Montréal, et M. Onésime Chalifour, trésorier du Comité régional québecois de l'A. C. J. C., 209, rue Saint-Jean, Québec, continuent de recevoir les souscriptions au Fonds patriotique ontarien.

Le Comité.

REPAS DE NOCES

Chez les "habitants" d'autrefois, le repas des noces était toujours composé de pièces de lard frais et de mouton qu'on faisait rôtir dans le four, ou qu'on faisait bouillir. C'était les deux seules manières de faire cuire leur viande, ils avaient aussi, quelquefois, mais très rarement des volailles.

Le dîner de la noce fait, qui dure une heure et demie, le garçon d'honneur, tenant un gant, va prendre le marié par la main, et la fille d'honneur la mariée, les conduisant ainsi au milieu de la chambre, où un mauvais joueur de violon leur fait danser un menuet. Dès qu'ils ont fini, on prie quatre autres couples, qui dansent aussi tous ensemble le menuet, dans une chambre, qui souvent n'a pas dix pieds carrés. Je fus prié un jour à une de ces noces et je me perdis si bien, en dansant de la sorte, que je ne pouvais plus trouver ma partenaire. Quant à eux, ils y sont si bien accoutumés, qu'ils ne se trompent jamais.

Leur danse, qui n'est composée que de menuet et de quelques contredanses, dure aussi jusqu'au soleil couché, temps où ils se remettent à table et soupent avec le même appétit et agissent de la même manière qu'au dîner.

Dès que le souper est fini, on voit entrer en foules, des jeunes hommes et des jeunes filles, que l'on admet toujours pour danser: ils les nomment survenants. La danse recommence de la même manière qu'après le dîner et avec les mêmes cérémonies, ce qui continue ordinairement jusqu'à minuit, heure où les mariés se retirent incognito et les convives en font autant, peu de temps après.

Le lendemain, de grand matin, les convives viennent rejoindre les mariés et partent tous ensemble de la maison de la mariée et se rendent dans celle de l'époux et passent encore la journée à faire les mêmes suites de repas, danses et cérémonies qu'ils avaient faits la veille, ce qui dure souvent, chez ceux qui sont riches, deux ou trois jours. De sorte qu'ils mangent et boivent pendant ces jours, ce qui leur suffirait pour un an.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

COMMENT PERIT UN BATAILLON ALLEMAND

Lettre du front au journal "Rouskoïe Slovo:

Une de nos sections avait reçu l'ordre d'arriver aux coteaux, de les contourner à environ cinq verstes sur la gauche, d'en occuper les tranchées préparées et d'y tenir contre l'ennemi jusqu'à l'heure du dîner.

Nous arrivons donc aux coteaux, que nous tournons sur la gauche, et trouvons lesdites tranchées. Elles sont très bien organisées, rien n'y manque, pas même les réseaux de fil de fer. Un seul malheur: il y a trop de neige que le vent a amoncelée. Les tranchées sont presque comblées.

Nous pataugeons à travers les tas de neige, lorsque nous entendons un craintif: "Wer kommt da? (Qui va là?)."

Tiens! des Allemands! D'où diable viennent ceux-là? se demandent les nôtres, surpris. Sont-ils nombreux? "Wer ist da? (Qui est là?)" entendons-nous de nouveau

Pour toute réponse, nous tirons un feu de peloton, puis un autre. Les Allemands sont un peu surpris, mais se reprennent et ripostent. Il fait sombre. Nous ne nous voyons pas. En brassant la neige de part et d'autre, nous finissons par nous rencontrer. Des coups de baïonnette et de crosse. On se cogne en silence, tandis que des balles arrivent dans le tas. Personne ne sait qui tire: sont-ce des Allemands ou des nôtres? Et chacun de crier dans sa propre langue, croyant avoir affaire aux siens:

—Ne tirez pas. Arrêtez.

Du côté d'où viennent les coups de fusil, par devant et sur la droite, on nous crie, encore en russe et en allemand:

—Que se passe-t-il? Où êtes-vous?

Les nôtres crient aux Allemands: "Rendez-vous!" et eux de nous répondre: "Jetez vos fusils. Nous vous avons cernés et vous prendrons tous prisoniers."

"Tes mains sont trop courtes Tu te briserais les pattes à vouloir nous prendre tous", ripostent les nôtres furieux, et avec une rage nouvelle nous nous précipitons à la baïonnette, refoulant l'ennemi le long des tranchées. Dans leurs fossés, les Allemands crient, s'adressant dans l'ombre impénétrable pour nous: "A l'aide. Ne tirez pas. A la baïonnette!"

Des centaines de cris leur répondent. On entend comme une vague qui roule. Et toujours des voix nouvelles. Plus près, toujours plus près. Voilà, voilà, qu'ils vont nous atteindre...

Les derniers rangs! Le commandement retentit comme une corde qui vibre. La voix est haute et claire. "Les derniers rangs! demi-tour, feu, feu."

La foule, devant nous, hurle, s'agite et semble s'arrter. Mais derrière eux de nouvelles rangées surgissent et se rapprochent. De nouveau le commandement retentit: "Feu, feu, feu!" Devant, de nouveaux cris et des gémissements. Cependant, le long des tranchées, c'est le corps à corps. Ici, les Allemands lâchent piel, en criant: "Au secours, à l'aide! Par ici, par ici! Tombez-leur dessus dans le dos!"

Mais c'était nous qui les frappions dans le dos. Nous les avions et quand nous les acculâmes, il ne resta plus personne.

"Voilà des tranchées proprement balayées." Nous écoutons. Devant nous, rien; mais sur la droite on entend les Allemands qui crient et grondent, et on perçoit les ordres des officiers: "Vorwaerts! Vorwaerts! (En avant!)"

Ces cris sont tout proches. Cependant, personne ne tire et personne n'attaque les tranchées. Nous nous sommes déjà tous retournés et nous faisons feu à bout portant dans la direction des voix allemandes. Des coups de feu rares et isolés nous répondent, et les commandements de Vorwaerts! ont cessé. C'est qu'ils sont tous au pied des tranchées. Ils g...., mais ils ne montent pas à l'assaut.

—Allons-y à la baïonnette! crient les nôtres. Donnons le coup de grâce à ceux-ci comme aux autres, dans le coin de là-bas!

—Halte! les gars, retentit la même voix d'acier, tranquille. Ne serait-ce pas de nouveau un traquenard allemand? Il ne nous arrive rien; nous leur tirons dessus et eux ne nous touchent pas.. Faites feu plus loin et plus bas. Feu!

Chez les Allemands, nouveaux cris et gémissements suivis de quelques coups de feu isolés, mais très haut, par-dessus les tranchées. Après cinq ou six salves, tout se tait, même les gémissements. Tout est silencieux, comme s'il n'y avait personne ou que tous aient passé à travers la terre.

—Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? s'étonnent les nôtres. Les aurions-nous tous exterminés?

—Excellence, permettez-moi d'aller tâter, s'offre Stremine, le premier de nos éclaireurs, déjà titulaire de la croix de Saint-Georges.

—Attends, je vais d'abord essayer de me rendre compte moi-même.

L'officier allume une petite lampe électrique et passe prudemment le bras par-dessus le parapet. Les soldats, à côté de lui, n'y tenant plus, regardent aussi. Pas un coup de fusil n'est tiré à l'apparition de la lumière. Mais on voit, presque à portée de la main, les Allemands couchés par rangs, les uns sur les autres.

—Excellence, s'émerveillent les soldats, ils sont tous morts. Ils ne remuent pas. Ou bien font-ils semblant!

L'officier se soulève par-dessus le parapet et dirige le rayon de sa lampe sur les tas: nous les voyons enfoncés dans la neige soit jusqu'à la ceinture, soit jusqu'au cou, mais personne ne bouge et de larges traînées tachent les abords. L'officier explore toujours au moyen de sa lampe et nous montre des centaines d'Allemands étendus, dont les fusils jetés se dressent sur la neige comme des bâtons fichés.

—Je n'y comprends rien!

—Excellence, je vais aller voir.

—Vas-y, consent l'officier, et vous, les gars, tenez les fusils prêts. S'il survient quoi que ce soit de suspect, tirez sans attendre mes ordres.

Stremine sort de la tranchée et disparaît immédiatement, enfoncé dans la neige jusqu'au cou. Il tente de dégager une jambe mais sans succès. Il veut prendre appui sur une main, la pose et passe à travers la neige. Il tire fortement, et pousse un juron. Ses deux mains sont affreusement écorchées: le sang jaillit à flots.

Il y a des fils de fer. Des défenses. Aidez-moi, petits frères. Tout seul je ne peux pas.

Nous l'attrapons par le collet de la tunique et le tirons avec peine. La capote, les culottes, les bottes étaient en lambeaux.

—Mille diables! gronde-t-il, je n'ai plus de jambes non plus. Tout est écorché.

—Voilà ce que c'est que de grimper chez les Allemands..., se moquent les nôtres.

L'officier avait compris: les tranchées étaient défendues par des retranchements en fils de fer. La neige les avait entièrement recouverts et les avait même dépassés. Tout le bataillon qui nous avait cernés s'était jeté au secours des siens qui l'appelaient et s'était fourvoyé sur les fils de fer. Les premiers passèrent à travers et les suivants, poussant toujours enjambaient ceux qui étaient enlisés. Les ayant dépassés, ils s'enfonçaient à leur tour. Pendant ce temps nous les brûlions à coups de fusil. Les Allemands, en se ruant vers les tranchées, disparaissaient dans la neige. Les nouveaux rangs ignorant ce qui se passait et voyant notre feu presque à bout portant, se jetaient en avant comme des furieux et s'enlisaient à leur tour. Ainsi périt un bataillon tout entier.

UN SOUPER CHEZ UN SEIGNEUR CANADIEN

Le couvert était mis dans une chambre basse mais spacieuse, dont les meubles, sans annoncer le luxe, ne laissaient rien à désirer de ce que les Anglais appellent "comfort". Un épais tapis de laine, à carreaux de manufacture canadienne, couvrait, aux trois quarts, le plancher de cette salle à manger. Les tentures en laine aux couleurs vives, dont elle était tapissée, ainsi que les dossiers du canapé, des bergères et des chaises en acajou, aux pieds de quadrupèdes, semblables à nos meubles maintenant à la mode, étaient ornés d'oiseaux gigantesques, qui auraient fait le désespoir de l'imprudent ornithologiste qui aurait entrepris de les classer.

Un immense buffet, touchant presque au plafond, étalant sur chacune des barres transversales, dont il était amplement muni, un service en vaisselle bleue de Marseille, semblait, par son épaisseur, jeter un défi à la maladresse des domestiques qui en auraient laissé tomber quelques pièces. Au-dessus de la partie intérieure de ce buffet qui servait d'armoire, et que l'on pourrait appeler le rez-de-chaussée de ce solide édifice se projetait une tablette d'au moins un pied et demi de largeur, sur laquelle était une espèce de cassette, beaucoup plus haute que large, dont les petits compartiments, bordés de drap vert, étaient garnis de couteaux et de fourchettes à manches d'argent, à l'usage du dessert. Cette tablette contenait aussi un grand pot d'argent rempli d'eau, pour ceux qui désiraient tremper leur vin, et quelques bouteilles de ce divin jus de treille.

Une pile d'assiettes de vraie porcelaine de la Chine, deux carafes de vin blanc, deux tartes un plat d'oeufs à la neige, des gaufres, une jatte de confitures, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, près du buffet composaient le dessert de ce souper d'un ancien seigneur canadien. A l'un des angles de la chambre était une fontaine, de la forme d'un baril, en porcelaine bleue et blanche, qui servait aux ablutions de la famille. A l'angle opposé, une grande canevette, garni de flacons carrés, contenant l'eau-de-vie, l'absinthe, les liqueurs de noyau, de framboise, de cassis, d'anisette... pour l'usage journalier complétait l'ameublement de cette salle.

Le couvert était dressé pour huit personnes. Une cuiller et une fourchette d'argent, enveloppées dans une serviette étaient placées à gauche de chaque assiette, et une bouteille de vin léger à droite. Point de couteau sur la table pendant le service des viandes chacun était muni de cet utile instrument, dont les Orientaux savent seuls se passer. Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche; si c'était, au contraire, un couteau-poignard, il était suspendu au cou dans une gaine de maroquin de soie, ou même d'écorce de bouleau, artistement travaillé et ornée par les aborigènes. Les manches étaient généralement d'ivoire avec des rivets d'argent et même en nâche de perles pour les dames.

Il y avait aussi à droite de chaque couvert une coupe ou un gobelet d'argent de différentes formes et de différentes grandeurs; les uns de la plus grande simplicité, avec ou sans anneaux; les autres avec des anses; quelques-uns en forme de calice, avec ou sans patte, ou relevés en bosse beaucoup aussi étaient dorés en dedans.

Une servante, en apportant sur un cabaret le coup d'appétit d'usage, savoir l'eau-de-vie pour les hommes, et les liqueurs douces pour les femmes, vint prévenir qu'on était servi.

Le menu du repas était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper), et d'un pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-Savarin, était composé d'une dinde, de deux poulets, de deux perdrix, de deux pigeons, du rable et des cuisses de deux lièvres: le tout recouvert de barbes de lard gras. Le godiveau de viandes hachées sur lequel reposaient, sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal qui le juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros oignons, introduits çà et là, et de fines épices complétaient le tout. Mais un point très important en était la cuisson, d'aileurs assez difficile, car, si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croute de dessous, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes était une partie délicieuse de ce mets unique.

Heureux temps, où la gaieté folle suppléait le plus souvent à l'esprit qui ne faisait pourtant pas défaut à la race française! Heureux temps, où l'accueil gracieux des maîtres sppléait au luxe des meubles du ménage, aux ornements dispendieux des tables, chez les Canadiens ruinés par la conquête! Les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le coeur de ceux qui les habitaient! On improvisait des dortoirs pour l'occasion; on cédait aux dames tout ce que l'on pouvait réunir de plus confortable, et le "vilain" sexe relégué n'importe où, s'accommodait de tout ce qui lui tombait sous la main.

Ces hommes qui avaient passé la moitié de leur vie à bivouaquer dans les forêts pendant les saisons les plus rigoureuses de l'année, qui avaient fait quatre ou cinq cents lieues sur des raquettes, couchant le plus souvent dans des trous qu'ils creusaient dans la neige, comme ils firent, lorsqu'ils allèrent surprendre les Anglais dans l'Acadie, ces hommes de fer se passaient bien de l'édredon pour leur couche nocturne.

P.-A. de Gaspé.

"Les Anciens Canadiens."

Jacques des Moutis, sergent-major au 81me français d'artillerie lourde, à Verdun depuis avril. — Le canon que montre cette photgraphie est un 100mm de longue portée et de tir rapide. Ce canon tient tête aux légions du Prince Héritier devant Verdun. — La résidence du sergent des Moutis à Verdun.



Jacques des Moutis fut un des premiers réservistes français à quitter Saint-Boniface pour reprendre son rang dans l'armée française. Le 11 août 1914, cet ancien cavalier dans l'armée française disait adieu à sa femme et à ses enfants. Dès son arrivée en France il fut nommé sergent dans le corps des automobilistes et fut durant trois mois au service du général Galliéni. Cela lui donna occasion de faire de fréquentes visites aux quartiers-généraux français et de visiter différents endroits du front français. En deux occasions des éclats d'obus frappèrent l'automobile qu'il conduisait.

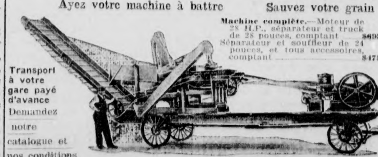
Il eut le bonheur de participer à cette grande nuit du 2 septembre 1914 pendant laquelle l'immortel défenseur de Paris employa tous les autos disponibles au transport du corps d'armée qui devait décider de la retraite de l'armée de von Kluck et commencer la grande victoire de la Marne.

De là il passa au dixième régiment d'artillerie, puis au troisièm et c'est ainsi qu'il se trouva à Nieuport, Dixmude, Ypres, Soissons, Dunkerque, Rheims, etc.

Au début de 1915, des corps d'artillerie lourde furent organisés. Jacques des Moutis se trouva à faire partie du 81me. Un de ses frères est capitaine dans ce régiment. La composition de ces régiments d'artillerie lourde est fort intéressante. Chaque régiment contient douze groupes: un capitaine commande chaque groupe qui dispose de huit grosses pièces d'artillerie d'un calibre variant entre 100 et 270. Ces grosses pièces sont mues par des camions automobiles. Jacques des Moutis est mécanicien en chef du groupe dont son frère est capitaine. Il a le titre de maréchal des logis équivalent du sergent-major dans l'armée anglaise.

En avril dernier, le 81me fut envoyé à Verdun pour relever le 84me. Depuis lors, il y a presque toujours été en service. En six semaines, ce groupe a perdu 123 hommes d'un effectif total de 350

M. Jacques des Moutis, qui demeure 104 rue Ritchot, Saint-Boniface, repartira bientôt pour le front. Il aura rejoint son régiment vers la mi-août. Mme des Moutis est secrétaire-trésorière de la Croix Rouge Française au Manitoba.



"LE COMPTOIR AGRICOLE, LIMITE"

La compagnie "The First Canadian Estates, Limited" vient d'obtenir des lettres patentes supplémentaires opérant le changement de son nom à celui de "Le Comptoir Agricole, Limité".

Cette société, comme nous l'avons déjà fait remarquer, se compose exclusivement d'actionnaires de langue française, et s'occupe spécialement de la vente des terres dans les centres français. Elle compte déjà près de 150 actionnaires, répartis dans les principales paroisses comme suit:

Paroisses—	Actionnaires
Letellier	19
Saint-Jean-Baptiste	14
Winnipeg	11
Saint-Boniface	9
Somerset	9
Saint-Pierre	8
Lorette	7
Saint-Charles	6
Saint-Léon	5
Saint-Eustache	5
Mariapolis	4
Bruxelles	4
LaSalle	4
Saint-Claude	4
Saint-Norbert, Saint-Joseph Saint-Frs-Xavier, Sainte-Anne, etc., etc.	37
Total	146

"Le Comptoir Agricole, Limité", possède, par sa charte, les pouvoirs de faire le commerce du grain dans le même sens que l'Association des "Grain Growers", et s'pplique actuellement à compléter tous les arrangements nécessaires pour effectuer, dès cet automne, la vente du blé pour le compte des producteurs.

A L'UNION CANADIENNE

Les membres du conseil d'administration de l'Union Canadienne votent de sincères condoléances aux parents de feu M. Joseph-Edmond Béliveau. Arrêté porté à la réunion de dimanche dernier.

* * *

La dernière partie de balle au camp contre l'équipe Christie-Grant donna un résultat de 9 à 2 pour nous. Fusillés par Auger: 17. Il a battu le record. Vous parlez d'un homme qui avait la figure souriante, c'est le gérant, M. W. Raymond.

Beau-Collet.

SAINT-BONIFACE

Demain, la Rde Soeur Piché, supérieure générale des Soeurs Grises pour le Canada et les Etats-Unis, quittera Montréal pour venir visiter les différentes institutions de cette congrégation dans l'Ouest. Sa dernière visite eut lieu il y a cinq ans. La révérende soeur Piché fut élue supérieure générale il y a six ans et réélue l'an dernier.

* * *

Notre conseil a remis à plus tard l'achat d'un terrain pour en faire un parc public. Il allègue la rareté de l'argent.

* * *

La retraite du clergé est commencée. M. l'abbé Gariépy la prêche.

* * *

Les paroissiens de Sainte-Anne des Chênes ont présenté une requête à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque demandant que l'abbé Jubinville demeure curé de Sainte-Anne des Chênes.

AU SACRE-COEUR

Mme J.-H.-N. Leveillé et ses deux fils sont les hôtes de Mme P. Sala à Laurentia Beach.

* * *

M. le docteur Benoit et Mme Benoit sont revenus de Saint-Laurent.

* * *

Baptême. — Pierre-Yves-Camille, fils de J.-A. Tremblay et d'Alberta Leduc. Parrain et marraine: M. et Mme J.-P. Tremblay.

• • •

La lutte de la vie est assez pénible pour tout le monde, mais elle est doublement pénible pour celui qui est malade et désespéré. Le Novoro du Dr Pierre inspire l'espérance chez l'invalide, après une journée de traitement. Ce n'est pas un remède de pharmacie. Il est fourni libre de tous droits. S'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill. E.-U. d'A.

LE LIVRE DE SIR MAX AITKEN

(Le **Devoir**)

Nous recevons presque en même temps l'édition française et l'édition anglaise des **Canadiens en Flandre** (**Canada in Flanders**), "**relation officielle des opérations du corps expéditionaire canadien, Vol I**", par sir Max Aitken.

Les deux volumes ont beaucoup de traits communs: le récit d'abord des actes d'héroïsmes et de dévouement devant lesquels s'inclinent respectueusement tous les Canadiens; l'éloge enthousiaste de sir Sam Hughes, des pièces officielles, etc.; mais ils diffèrent singulièrement sur plus d'un point.

Cela commence même avec la couverture. L'édition anglaise est attribuée à "Sir Max Aitken M.P.", l'édition française au "**colonel** Sir Max Aitken, Bart., membre de la Chambre des Communes": l'éditeur français est évidemment plus que l'auteur soucieux des titres honorifiques. Il a tenu aussi à supplémenter de textes français les épigraphes anglaises qui s'étalent en tête des chapitres de l'édition originale, et c'est ainsi que, dans la version française, Fréchette, Fiset, Routhier voisinent avec Kipling, Lowell, etc., alors qu'ils sont naturellement absents du texte anglais. En tête du premier chapitre même, aux vers de William Watson qui appellent à la défense de la "Mère" commune "les fils de l'île bretonne", "**Children of Britain's island-breed**", il a simplement substitué des vers de Chauveau, Fiset et Crémazie. Cela faisait mieux dans le paysage français. Dans l'appendice, on a remplacé une partie des discours de M. Borden par des paroles de MM. Laurier, Casgrain, Lemieux, etc. On semble avoir cru que cela toucherait davantage nos coeurs.

Mais ce sont là des détails amusants ou pittoresques qui n'ont guère d'importance. Il en est qui tirent autrement à conséquence.

* * *

Les curieux qui se rappellent la phrase fameuse, télégraphiée dans tout l'Empire, sur "le patois canadien-français", voudront sans doute savoir si elle a été maintenue dans le texte définitif. Non, si l'on en croit la version française.

Elle dit explicitement (page 100), et c'est l'équivalent, sauf le mot "patois canadien-français", de la phrase incriminée: "**Certains** [médecins] **passaient vivement de l'anglais au français suivant les blessés qui leur venaient entre les mains.**" Il y a plus, page 196, on nous sert toute une dissertation sur la langue, à propos de l'arrivée des Canadiens-français en France. **Peu à peu, les gens se rendirent compte que, parmi les soldats étrangers qui arrivaient de par-delà l'océan, il y en avait qui parlaient leur langue maternelle — peut-être pas le français que l'on parle actuellement en Bretagne ou en Normandie, mais le français tout de même. On se représente le joyeux effet de retrouver l'idiome et l'accent communs; ceux de la vieille contrée remontant le cours de la mémoire à travers les années jusqu'au point où les deux fleuves du langage se séparèrent — et la jeune nation au vieux parler descendant le flot pour recueillir le français nouveau surgi depuis la séparation.**" Plus loin, page 207, on nous apprend même que "**le soldat Brunelle, bûcheron fruste et joyeux**", trouva moyen d'entrer "**en rapport avec un groupe d'ennemis, conversant avec eux en français.**" De sorte que le "patois" de "**Brunelle, bûcheron fruste et joyeux**", qui ne paraît pas avoir fréquenté la Sorbonne, se rapprochait assez du français d'Europe pour être intelligible à des Allemands qui n'avaient pu apprendre le leur que par les livres ou la conversation avec les Français de France. On n'a jamais donné de meilleure preuve de l'identité profonde des idiomes parlés en France et au Canada.

Mais **Canada in Flanders**, le texte anglais qui fera autorité dans les milieux anglophones — que nous importe, à nous, l'opinion de sir Max Aitken sur notre parler? — raconte une autre histoire. Ouvrez-le page 101 et vous y trouverez, sous un mot de correction, sans une note rectificative, la phrase fatidique: "**Others again, switched off from English to French-Canadian "patois" as the cases changed under their hands...**"

Comment voulez-vous qu'après avoir lu ce récit **officiel**, honoré de préface et d'avant-propos par sir Robert oBrden et M. Bonar Law, les bonnes gens qui sont déjà convaincus que nous ne parlons que patois ne soient pas à jamais confirmés dans leur conviction?

Il est vrai que si, par hasard, les dites bonnes gens se demandaient: Mais n'y a-t-il pas, tout de même, au Canada, quelqu'un qui parle le **français,** un français intelligible aux Français de l'autre côté? **Canada in Flanders** leur apportera une consolante réponse. On y lit en effet, page 171, que sir Robert Borden et le général Joffre ont eu "**une conversation animée poursuivie tout entière en français.**"

Canada in Flanders qualifie de "patois" le langage des Canadiens-français, mais ne doute point de la qualité de la langue que parlait là-bas sir Robert Borden.

Nous avons trop de gré au Premier Ministre des méritoires efforts qu'il a déployés pour apprendre notre langue, alors que tant d'autres faisaient mine de la dédaigner, pour insister là-dessus.

* * *

—Mais, dira peut-être quelqu'un qui a pris la peine de feuilleter les deux éditions, le chapitre sur les Canadiens,français, qui contient l'histoire de Brunelle et la dissertation sur la langue, était peut-être destiné à contrecarrer le mauvais effet produit par les premières lettres, et si ce contrepoison n'apparaît point dans le texte anglais, c'est que celui-ci s'arrête au chapitre X, le chapitre qui précède l'histoire des Canadiens-français.

—Cela n'excuserait point l'auteur de n'avoir pas corrigé, dès la page, 101, un texte que le traducteur s'est cru obligé de modifier pour les lecteurs français. Et puis, pourquoi a-t-on commis l'erreur, quand les deux versions portent exactement le même sous-titre: **Volume I of the Official Story of the Canadian Expeditionary Force — Relation officielle des opérations du corps expéditionnaire canadien. Vol. I,** de n'y pas mettre, pour le récit du moins, exactement la même matière? Pourquoi n'avoir pas inséré dans la version anglaise le récit des exploits des Canadiens-français, alors qu'on l'inserivait dans le volume français? Et si l'on prétend que ce texte n'était pas prêt pour l'édition anglaise, pourquoi ne l'avoir pas également réservé pour le deuxième volume français? Pourquoi, du moins, si l'on voulait céder au désir fort naturel de mettre tout de suite ce texte sous les yeux du public français, n'a-ton pas expliqué par une note quelconque l'apparente anomalie qui s'en est suivie?

Il y a eu là un fort regrettable oubli.

* * *

Signalons, pour finir, une autre omission, qu'on ne saurait expliquer par le manque de temps et qui est particulièrement étonnante.

L'édition anglaise porte une préface de M. Bonar Law, secrétaire d'Etat aux Colonies, une introduction de M. Borden — toutes deux datées du 6 décembre 1915 — et une note de l'auteur. L'édition française ne porte que l'introduction de M. Borden et la note de sir Max Aitken. On a purement et simplement caviardé le ministre des Colonies.

Pourquoi? Sa préface est pourtant fort intéressante. Les braves gens qui ont pu attacher quelque importance à l'**éminent juriste et distingué professeur** (anonyme) qui prétendait leur démontrer que l'Angleterre pourrait, à l'occasion, nous imposer le service militaire pour son propre avantage, y liraient sans doute avec plaisir, sous la plume du représentant officiel du gouvernement britannique, ces paroles: "**We have a right to feel very proud of the part which is being played in the terrible tragedy of this war by the great Dominion of the British Crown. WE HAD NO POWER TO COMPEL ANY ONE OF THEM TO CONTRIBUTE A SINGLE PENNY, OR TO SEND A SINGLE MAN.. Nous avons le droit d'être très fiers du rôle joué dans cette terrible tragédie par les grands Dominions de la Couronne britannique. NOUS N'AVIONS AUCUN POUVOIR DE FORCER AUCUN D'EUX A FOURNIR UN SEUL SOU, OU A ENVOYER UN SEUL HOMME...**"

A-t-on craint de scandaliser les Canadiens-français en leur mettant sous les yeux cette phrase décisive du chef du parti tory anglais?

Mais ils n'auront, pour en retrouver l'équivalent, qu'à relire ces paroles de M. Laurier, reproduites à la page 220 de l'édition française: "**Tel est l'esprit des institutions britanniques, tel est le caractère élevé de la Constitution sous laquelle nous vivons que ni le Roi d'Angleterre, ni le Parlement anglais n'ont le droit d'ordonner qu'un seul soldat sorte du Canada ni de prélever un seul dollar de notre trésor.**"

Ainsi s'affirme et se précise, d'un côté à l'autre de l'océan et dans les publications officielles mêmes, la tradition constitutionnelle contre laquelle ne saurait prévaloir l'éminent juriste, si anonyme soit-il...

Omer Héroux.

ETABLISSEMENT DES MARCHES AU CANADA

Pour la commodité des particuliers qui avaient à se pourvoir des choses nécessaires à la vie, et aussi pour l'avantage des gens de la campagne, qui désiraient de vendre leurs denrées ou les produits de leur industrie, Colbert voulut qu'on tint chaque semaine des marchés publics; et en conséquence, le Conseil souverain avait statué qu'à Québec, un marché aurait lieu les mardis et vendredis de chaque semaine... (Montréal suivit cet exemple) avec défense aux habitants de la campagne de porter de la volaille, des oeufs, du beurre et d'autres denrées dans les maisons, avant de les avoir exposées au marché jusqu'à une heure déterminée; et pour que ceux-ci puissent s'y rendre commodément, le marché devait commencer à huit heures en été, à neuf heures en hiver, et finir à onze heures avant-midi. Enfin, comme il n'y avait point encore d'horloge publique dans le pays, il fut convenu qu'on mettrait la cloche de la paroisse en branle, afin d'avertir du commencement et de la clôture du marché.

Abbé E.-M. Faillon.
"Histoire de la Colonie Française."

LE PREMIER LABOUR AU CANADA

Au rapport de Champlain, ce fut un habitant du pays qui ouvrit le premier la terre, le 27 avril 1628, avec le soc de la charrue, traînée par des boeufs.

Champlain ne nomme pas ce colon; mais il paraît que ce fut Guillaume Couillard, gendre et successeur d'Hébert: celui-ci par suite d'une chute qu'il fit, étant décédé le 25 janvier de l'année précédente (1627).

Abbé E.-M. Faillon.
"Histoire de la Colonie française, I."

SOIN DES MACHINES

En remisant les charrues, prenez note des réparations exigées pour toutes les machines. Commandez maintenant chez le fabricant ou chez l'agent toutes les parties dont vous avez besoin pour faire des réparations; en les commandant maintenant vous aurez plus de chance de les recevoir promptement et vous aurez plus de temps pour faire vos réparations.

LES FRATERS AU CANADA

On appelait **fraters** des charlatans qui se faisaient passer pour médecins ou chirurgiens au commencement du siècle. On nommait de même, par ironie, les mauvais médecins.

Tous les **fraters** que j'ai connus pendant mon enfance, donnaient des pilules si grosses qu'il fallait les fendre en quatre pour les avaler; ce qui ne les empêchait pas de guérir souvent les malades. Les habitants proclamaient hautement que les **fraters** étaient de fins chirurgiens, que c'était plaisir d'avoir affaire à eux, qu'ils vous purgeaient un homme sans réplique. Nos médecins, dans ce siècle de progrès, considérant la bile comme un mythe, n'administrent, en conséquence, que des globules imperceptibles, ce qui ne les empêche pas de guérir aussi de temps à autre leurs malades; et le monde est satisfait.

Une petite anecdote d'un **frater** trouve assez naturellement sa place ici. Une servante canadienne de lady Dorchester ayant pris, un soir, un remède de son docteur français (tous les **fraters** étaient français) tomba dans des convulsions épouvantables. Grand fut l'émoi au Château Saint-Louis. L'on mande, au plus vite, le médecin de la famille du Gouverneur, lequel déclara ne pouvoir rien prescrire avant de savoir ce que la malheureuse avait avalé. Lord Dorchester court au devant du **frater** que l'on avait envoyé quérir en toute hâte et lui dit: Mais qu'avez-vous fait prendre à cette pauvre fille? elle se meurt!

"—Ce sont, mon gouverneur, dit l'Esculape, de bons petits remèdes anglais, que je ne connais pas".

Cet Esculape avait nom Soupirant.

N'importe! le médecin du château réussit à sauver la jeune fille malgré les bons petits remèdes anglais que le **frater** lui avait administrés sans les connaître. La réponse plus que naïve du Dr Soupirant fit pendant six mois l'amusement des citoyens de la ville de Québec.

P.-A. de Gaspé.
"Mémoires."